

FONDATION DE LA MEMOIRE CONTEMPORAINE

Irène ROSENSTEIN- ZMIGROD

**interviewée par Maya KLEIN,
collaboratrice scientifique
à la Fondation de la Mémoire contemporaine**

1997

**© Fondation de la Mémoire contemporaine
Avenue Victoria 5, 1000 Bruxelles**

Table des matières

Entretien – Première partie – 16 avril 1997.....	3
Enfance en Pologne – Arrivée en Belgique – Enfance et adolescence à Schaerbeek – Ecole centrale de service social – 10 mai 1940 – Exode – Ravitaillement – Stages comme assistante sociale – Travail à la Croix-Rouge – Travail au service social de l'A.J.B. – Rafle du home de Wezembeek – Autres homes – Contacts avec le C.D.J.	
Entretien – Deuxième partie – 16 avril 1997	28
Service Interventions de l'A.J.B. – Arrestation et libération – Distribution des convocations – Aide des autorités communales – Distribution de colis – Exfiltration des enfants des homes de l'A.J.B. – Récupération des enfants et des vieillards d'Anvers par l'A.J.B – Breendonk – Création des pouponnières – Liquidation des homes de l'A.J.B. – Cache d'Irène à Schaerbeek – Libération – Reprise du travail social au lendemain de la guerre – « Récupération » des enfants cachés	
Entretien – Troisième partie – 16 avril 1997	53
« Récupération » des enfants cachés – Organisation du travail social après-guerre (A.I.V.G.) – Réintégration des déportés – Service social et Service enfance de l'A.I.V.G. – Départ de l'A.I.V.G. – Travail au Keren Kayemeth, au Magen David Adom et aux Amis belges de l'Alya des jeunes – Considérations sur Israël – Considérations sur la Pologne – Réflexion sur la mémoire de la Shoah	

Entretien – Première partie – 16 avril 1997

Enfance en Pologne – Arrivée en Belgique – Enfance et adolescence à Schaerbeek – Ecole centrale de service social – 10 mai 1940 – Exode – Ravitaillement – Stages comme assistante sociale – Travail à la Croix-Rouge – Travail au service social de l'A.J.B. – Rafle du home de Wezembeek – Autres homes – Contacts avec le C.D.J.

I. (Intervieweuse) : Madame Rosenstein, vous êtes née en Pologne...

Irène Rosenstein-Zmigrod : Oui.

I. : Vos parents, vos grands-parents, ils étaient des Polonais. Ils sont nés où ? Ils ont vécu où ? Est-ce que vous voudrez bien nous raconter un petit peu de votre famille ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Je suis née donc en 1919, à Varsovie, en Pologne, où mes parents habitaient depuis de longues années : mes parents, mes grands-parents, mes arrière-grands-parents. Ma famille n'était pas pieuse. Nous étions des Juifs traditionalistes, mais sans être pieux, ni religieux. Mon père était un commerçant industriel pour la vente de charbon aux usines, aussi bien de Varsovie que des environs. Ma mère ne travaillait pas, tout en ayant toutefois suivi des cours de puéricultrice pour pouvoir travailler dans une école maternelle. A l'âge de 8 ans, ma mère, ma grand-mère maternelle et moi-même, nous avons quitté la Pologne parce que mes parents se sont séparés et que ma mère a suivi à ce moment-là celui qui est devenu son compagnon et avec lequel donc elle s'est établie par la suite à Bruxelles, en Belgique. Là, immédiatement, j'ai été inscrite à l'école primaire... j'avais huit ans. J'ai suivi des cours normalement et je puis dire que j'ai appris le français sur le tas parce que sauf quelques cours privés, je n'ai pas eu d'autres cours de français.

I. : Je voudrais quand même revenir à la vie en Pologne. Avant qu'on commence à raconter...

Irène Rosenstein-Zmigrod : La Belgique.

I. : La Belgique... En Pologne... première question... quelle était votre langue maternelle ? Outre le polonais, vous parlez le yiddish ? Ou vous parlez que le polonais ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Euh... chez nous, à la maison, on ne parlait que le polonais. Ma mère ne connaissait pas un mot de yiddish, je ne sais plus si mon père le parlait ou pas. J'en doute. Nous menions une vie tout à fait régulière et comme je l'ai dit... pas du tout axée ni sur la religion, ni de près, ni de loin, si je puis dire. Mes parents étaient athées plutôt et donc on vivait, si on peut dire, comme la plupart des Polonais non juifs. Il n'y avait rien de religieux comme base de... J'ai... j'ai fréquenté l'école maternelle moi-même, à Varsovie, une école privée, chez des demoiselles, donc en privé, pendant... à peu près 3 ans, oui. On m'a inscrite pour... commencer mes études, donc à 8 ans, dans une école toujours privée, mais non juive, mais que je n'ai finalement jamais fréquentée, puisque à l'âge de 8 ans, pendant les vacances de 1927, nous avons quitté Varsovie.

I. : Vos amies, vos copines de la classe de la maternelle, étaient donc tous et toutes des non-Juifs ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Pardon ?

I. : Vos amis de la maternelle, vos copines et copains étaient donc tous des non-Juifs ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Non, à la maternelle, c'était plutôt un mélange. Il y avait... nous étions en tout une petite dizaine d'enfants et il y avait une majorité d'enfants juifs, mais il y en avait tout de même deux, trois non-Juifs. Et il n'y avait aucun cours de religion qui était donné à la maternelle. Donc c'était tout à fait un mélange.

I. : Si je vous ai bien compris, il y avait ni le shabbat, ni les fêtes ? Ou vous avez quand même fêté Pessah ou Hanoukka ? Ou Roch Hachana ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Si, j'ai dit : nous étions les... traditionalistes, c'est-à-dire aux grandes fêtes juives, nous nous réunissions en famille. Mes grands-parents venaient chez nous, à la maison. Il y avait à Pessah un seder... à Roch Hachana, nous nous réunissions pour passer le nouvel an ensemble... mais, par exemple, des fêtes moins festives, comme Pourim ou Hanoukka, etc., tout cela n'existait pas. Mais il y avait tout de même un peu de tradition.

I. : Quels sont vos souvenirs de vos grands-parents ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Ma grand-mère maternelle est celle qui, jusqu'à notre arrivée en Belgique, m'a élevée, on peut dire. Mes parents en Pologne avaient une vie, si j'ose dire, assez mondaine, assez externe à la maison, ce qui fait que ma grand-mère s'occupait énormément de moi. C'est elle qui venait me chercher après l'école

maternelle. C'est avec elle que j'allais me promener au parc, c'est avec elle que je soupais la plupart du temps parce que ma mère était absente, à une réunion mondaine quelconque, au théâtre ou au concert. Et donc ma grand-mère a été quelqu'un, pendant huit ans, qui m'a été très proche et très chère. Malheureusement, mon grand-père maternel est décédé quand j'étais toute petite, je n'en ai aucun souvenir. Ma grand-mère paternelle, dont je me souviens aussi... mes grands-parents paternels habitaient Lodz... était une femme remarquable, très intelligente, où nous allions de temps à autre, chez elle, en visite, mais qui malheureusement est décédée aussi lorsque j'avais, je crois, 5 ou 6 ans. Elle a suivi une cure d'amaigrissement qui, malheureusement, l'a envoyée dans l'autre monde. Mais aussi... aussi bien les uns que les autres : tradition, mais pas religion, ça... c'était tout ce qui comptait pour eux.

I. : La raison pour laquelle vous et votre maman, ainsi que la grand-maman, ont quitté la Pologne, était donc plutôt tout à fait privée.

Irène Rosenstein-Zmigrod : Oui.

I. : Pour vous, c'était difficile de quitter la Pologne ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Ce ne fut pas un drame pour moi. Mon père était un homme d'abord très occupé au point de vue professionnel parce que s'occuper de cette vente de charbon demandait un travail assidu. Il se levait extrêmement tôt, devait aller au chantier et jusqu'à 3 heures de l'après-midi, il était absent. Lorsqu'il rentrait à 3 heures et que nous dînions ensemble... parce qu'en Pologne le rythme est tout à fait différent de ce qu'il est en Belgique au point de vue des repas, c'est vers 3, 4 heures qu'on dîne... nous nous retrouvions là à table. Mais pas pour bien longtemps parce que, dès qu'il s'était un petit peu reposé, mes parents... que mon père s'était reposé... mes parents quittaient la maison pour aller, comme je vous l'ai dit, soit au théâtre, soit au concert, soit dîner dans un... dîner, vraiment dîner du soir, le souper, au restaurant. Et je ne le voyais plus. Je puis dire que j'ai de très minces souvenirs de mon père, car il a été un petit peu un météore dans ma vie. Et de ce fait, le quitter, ne plus le voir, n'a pas représenté un drame pour moi. Et je dois dire que mon second père, mon beau-père donc, celui avec lequel nous sommes arrivés à Bruxelles, a été véritablement, lui, un père pour moi. C'était monsieur Zylberstejn, qui lui s'occupait de bijouterie. Et il s'est établi... il a voulu venir en Belgique parce que... pour être le plus près possible d'Anvers, où évidemment il y avait toute la profession horlogerie, joaillerie diamantaire... qui l'intéressait. Il faisait... il s'occupait en Pologne de fabriquer des chaînes de montre de gousset. Des grosses belles chaînes en mon... en or. Et lorsqu'il est arrivé en Belgique, il a fait plutôt de l'horlogerie, de la bijouterie et du diamant. Et il avait évidemment un rythme de vie qui

était tout à fait différent de celui de mon propre père. Il était présent à la maison, il était là, il s'occupait de moi, il vivait avec nous.

I. : Est-ce que vous avez un frère ou une sœur ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Euh... pas... de... de... comment dirais-je... mon beau-père avait deux enfants de son premier mariage, car il avait aussi été marié une première fois en Pologne. Il avait une fille et un fils, qui sont restés pendant plusieurs années en Pologne, avec leur mère, et ne sont arrivés en Belgique que en 1935, au moment de l'Exposition de l'Eau à Liège. Ils ont... ils se sont installés tout de suite à Anvers, donc la première femme de mon beau-père et ses enfants... et ils ont poursuivi leurs études là-bas. Et plus tard, lorsque nous parlerons de la guerre, je raconterai ce qui est arrivé au fils de mon beau-père.

I. : Vous avez dit que vous vous êtes installés à Bruxelles, par contre votre beau-père il travaillait à Anvers.

Irène Rosenstein-Zmigrod : Oui, il n'a pas voulu s'installer à Anvers. Il est allé voir et il n'a pas aimé l'atmosphère d'Anvers. Il a dit : on va habiter à Bruxelles, ce n'est que à... enfin, c'est bien près d'Anvers, j'aime autant y aller tous les jours que d'y habiter. Et c'est ainsi que il a... on a jeté notre dévolu sur Bruxelles et Schaerbeek plus particulièrement.

I. : Quels sont vos souvenirs de votre arrivée en Belgique ? Pour vous, c'était donc l'école primaire, du coup une autre langue...

Irène Rosenstein-Zmigrod : Oui, bien sûr. D'abord, le voyage a été assez pénible parce que à ce moment-là il n'y avait ni TGV, ni TEE [sourire] au point de vue train. Nous avons fait une partie du voyage venant de Pologne, de Dantzig où nous étions en vacances avant de nous mettre en route pour la Belgique. Une partie du voyage s'est passée même dans un wagon de quatrième classe. Ce qui veut dire un wagon carré avec des bancs tout autour des murs et rien au milieu, si ce n'est des mains courantes où des... les gens qui n'avaient pas trouvé de places assises sur les bancs devaient faire le voyage entier debout en se tenant à ces mains courantes. Ce fut assez pénible parce que nous étions donc avec ma grand-mère, qui à l'époque avait 70 ou 71 ans. C'était donc pour l'époque une très vieille dame. Puis, par après, nous avons eu une... enfin... à partir de Berlin, nous avons eu une meilleure condition pour euh... continuer le voyage. Mais enfin le voyage fut pénible. Nous sommes arrivés un soir, à la gare du Nord, il pleuvait à verse, comme très souvent en Belgique évidemment et nous nous sommes installés dans un petit hôtel des environs de la gare du Nord parce que nous n'avions aucun lieu de résidence. Nous y sommes

restés à peu près huit jours, huit ou dix jours. Mes parents ont immédiatement trouvé à Schaerbeek un appartement meublé où nous sommes installés. C'était à l'avenue Rogier, c'était très agréable comme appartement, chez des gens charmants et... c'est là que nous sommes restés pendant deux ans, le temps d'avoir d'abord les papiers pour pouvoir résider définitivement en Belgique et pour pouvoir ensuite s'installer, acheter des meubles, avoir un appartement à nous, acheter des meubles, etc., etc. C'est le fils de la propriétaire qui m'a donné quelques cours de français, des cours particuliers de français, mais tout près de là où nous habitons... où nous habitions, il y avait l'école de la Grande Rue au Bois, école primaire, où ma mère m'a conduite immédiatement et où j'ai, en quelque sorte, appris vraiment le français très rapidement parce que comme je... je ne savais rien dire, au début, j'ai écouté, écouté, j'ai pu apprendre et au bout de deux mois, j'ai pu lire dans le livre que l'institutrice nous faisait lire l'une après l'autre ma partie de texte aussi. Et à partir de ce moment, je suis devenue belge, si je puis dire.

I. : C'est-à-dire vos souvenirs quant à votre arrivée en Belgique, c'est donc tout à fait agréable... Est-ce que vous avez vite trouvé des amis dans la classe ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Oui, assez rapidement. Au début, c'était un peu pénible puisque je ne parlais pas le français. Je ne comprenais pas ce que les filles voulaient me dire. Et surtout, je ne prétendais pas leur parler polonais alors que elles voulaient que je leur parle polonais. Alors, ça faisait une petite... bisbille... un peu de brouille ainsi, mais dès que j'ai su parler polonais... que j'ai su parler français, pardon... les choses se sont arrangées et j'ai été accueillie dans la classe de tout cœur et avec facilité. Il n'y a pas eu de problème, je n'ai eu aucun problème à subir de la part de mes compagnes de classe. Jamais d'ailleurs.

I. : Il y avait à l'époque beaucoup de familles polonaises qui sont arrivées en Belgique.

Irène Rosenstein-Zmigrod : Mmm.

I. : Est-ce qu'il y avait d'autres Polonais à l'école ou vous étiez la seule ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Euh... Seule, non, mais seule dans ma classe. Mais il y en avait d'autres à l'école, mais enfin ce n'est pas elles que j'ai particulièrement fréquentées. J'avais des... des petites amies, enfin je dois dire que j'ai finalement retrouvées plus tard aussi bien au lycée que même dans la Résistance. Donc, j'ai noué, si je puis dire, de solides liens d'amitié avec mes compagnes de classe. Mes parents,

eux, par contre, ont fréquenté assez bien les milieux polonais ou russes, émigrés de Pologne ou de Russie en Belgique. Et c'était surtout ceux-là leurs amis où tous les samedis soirs ou on leur rendait visite ou ils venaient en visite chez nous. Euh... Il a fallu assez bien de temps pour que mes parents puissent fréquenter plutôt l'un ou l'autre ménage non juif belge, ici, à Bruxelles.

I. : D'après vous, pour vos parents, c'était plutôt un problème de langue au début ? Ou... Puisque vous avez dit : ils n'étaient pas vraiment religieux...

Irène Rosenstein-Zmigrod : Oui...

I. : Ce n'était pas une région re... une raison religieuse pour laquelle ils ont fréquenté le milieu juif polonais ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Oui, c'est-à-dire que pour... ce fut pour mon père, mon beau-père, une question de langue, ça certainement. Parce que lui n'avait aucune notion de français non plus. Mais ma mère avait suivi des cours de français avec son propre frère en Pologne parce que elle avait un frère un peu plus âgé qu'elle et qui avait reçu, donc avant la guerre 14-18, une bourse pour faire des études à Nancy, en France, en tant qu'ingénieur électricien. Et devant donc poursuivre des études universitaires polytechniques en France, il a dû se préparer au point de vue langue. Et ma mère a demandé de pouvoir suivre les cours avec lui, ce qui fait qu'elle avait une bonne notion, mais aucune pratique de la langue française. Mais évidemment, dès qu'elle est arrivée ici et qu'elle a entendu, les souvenirs sont revenus et elle a pu, bien entendu, se débrouiller beaucoup plus vite que nous deux, que mon beau-père et moi-même, en français. D'abord elle n'osait pas, mais puis elle est partie en guerre et son français est revenu. [Sourire.]

I. : Vous avez fréquenté l'école dès votre arrivée.

Irène Rosenstein-Zmigrod : Comment ?

I. : Vous avez fréquenté l'école dès votre arrivée en Belgique.

Irène Rosenstein-Zmigrod : Oui.

I. : Est-ce que vous avez, pendant votre temps libre, vos loisirs... est-ce que vous avez participé aux groupes de jeunes, aux activités en dehors de l'école ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Je n'en ai pas le souvenir. Je ne crois pas qu'il devait y avoir beaucoup de choses organisées à l'époque. Il ne faut pas oublier que nous sommes en 1927, 28, 29. Je ne sais pas si il

y avait grand-chose qui était organisé pour des loisirs. Euh... Je sais que au lycée, on nous a proposé plus tard de pouvoir suivre des cours de tennis, de pouvoir aller à des concerts des Jeunesses Musicales. Mais à l'école primaire, je ne vois pas de choses particulières. Non.

I. : Les mouvements de jeunesse juifs, même plus tard, est-ce que vous avez participé ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Je n'en connaissais même pas l'existence.

I. : Et quel était votre école ? Votre lycée ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Quel...

I. : Quel était le nom de votre lycée ? Ce que vous avez...

Irène Rosenstein-Zmigrod : Le nom du lycée... Je suis allée au lycée Emile Max, à la chaussée d'Haecht, toujours à Schaerbeek, donc à partir de mes 12 ans accomplis, donc c'est-à-dire quatre ans après notre arrivée en Belgique. Euh... à ce moment-là, nous avions déjà déménagé, nous n'habitions plus avenue Rogier, mais nous habitions rue Van Oost, dans un appartement beaucoup plus vaste évidemment. Et je dois dire, avant d'en parler, que malheureusement, deux mois après notre arrivée en Belgique, ma grand-mère est décédée. Et pour moi, ce fut une perte épouvantable parce que comme je vous l'ai dit, c'était ma maman à l'époque. Evidemment, les choses ont changé en Belgique : ma mère s'est beaucoup plus occupée de moi que elle ne s'était occupée en Pologne. Et donc nous avons... au bout de deux ans, nous avons quitté l'appartement meublé que nous occupions à la rue... à l'avenue Rogier pour nous installer rue Van Oost, dans un appartement beaucoup plus vaste et où mes parents... où mes parents ont meublé par des meubles tout à fait nouveaux qu'ils ont achetés ici, à Bruxelles. Euh... je dois dire encore que ma mère avait emballé en Pologne une très grande caisse avec du linge de maison, avec tous les plus beaux bibelots qui existaient chez nous à la maison et que cette caisse n'est jamais arrivée à Bruxelles. Et que pour elle, ce fut un terrible chagrin que toutes ces choses qui représentaient son entourage journalier se soient perdues et que elle ait dû refaire en quelque sorte son environnement. Nous habitions toujours Schaerbeek... la rue Van Oost est dans un autre quartier que l'avenue Rogier, mais enfin c'est toujours Schaerbeek... et c'est pour cela que j'ai fréquenté le lycée Emile Max où la directrice était à ce moment-là madame [Mariette] Van Molle, une dame bien sévère qui savait ce qu'elle voulait et devant laquelle on ne faisait pas ce qu'on voulait. Elle nous a bien tenues en main ! [Rire.]

I. : Avant de revenir sur votre éducation et plus tard, votre vie professionnelle...

Irène Rosenstein-Zmigrod : Comment ?

I. : Avant de revenir sur votre éducation scolaire...

Irène Rosenstein-Zmigrod : Oui ?

I. : J'aimerais bien vous demander quelle était votre situation économique... Puisque votre beau-père a dû débiter ici en Belgique. Avec une entreprise, avec...

Irène Rosenstein-Zmigrod : Oui. Je crois que il s'est très rapidement mis au diapason, qu'il a pu relativement facilement... gagner sa vie. Il faut dire aussi qu'il était venu ici avec un certain capital. Et quand on a un capital de départ... il avait un capital en dollars qu'il a pu déposer à la banque... et quand vous avez un capital, vous pouvez démarrer beaucoup de choses. Nous avons reçu assez rapidement les documents, les papiers, cartes d'identité, etc., comme pour le séjour définitif en Belgique avec pour mon beau-père le permis de travail donc. Il a pu inscrire son commerce immédiatement au registre du commerce et il s'est surtout, au début, occupé de montres. Des montres en or dont il faisait fabriquer lui-même, toujours à Anvers, mais en partie à Bruxelles, les boîtiers et dont le... la montre elle-même, le mouvement comme on appelle cela, venait de Suisse. Assez rapidement, il a obtenu une autorisation de faire venir de la marchandise de Suisse et ainsi il a pu commencer ses affaires. Et puis, petit à petit, il a élargi son horizon, si je puis dire, et il s'est lancé dans le diamant et il a été donc diamantaire jusqu'à son décès en 195... 55.

I. : Lorsque vous avez commencé le lycée, c'était à peu près le même temps où Hitler a pris le pouvoir en Allemagne.

Irène Rosenstein-Zmigrod : Probablement...

I. : Les années suivantes sont devenues de plus en plus dures en Allemagne, avec les lois antijuives, antisémites. Quelle était la situation en Belgique ? Qu'est-ce que vous avez senti de ces lois antisémites...

Irène Rosenstein-Zmigrod : C'est-à-dire...

I. : ... qui s'étaient installées tout doucement aussi en Belgique ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Oui, bon, j'étais encore relativement jeune. En... j'ai eu 12 ans en... en quelle année... en 19... attendez... je suis née en 19... 29... en 31. 31, 32... donc oui... le début du

lycée... euh... le début de l'hitlérisme... l'hitlérisme a surtout commencé en 32, 33. Bien sûr. Au début, enfin je le sais, mes parents étaient terriblement inquiets par cette montée de... de l'hitlérisme, la montée de l'antisémitisme, mais je dirais : moi, personnellement, j'étais au lycée je... ça ne m'atteignait que au second degré encore à ce moment-là. A l'âge de 15 ans, parce que nous avons recueilli chez nous une tante de ma mère, qui ét... qui avait habité Liège, qui était devenue veuve et qui avait fait un retour en Pologne, trouvant qu'elle ne pouvait pas vivre seule à Liège, sans son mari, sans personne autour d'elle. Et très rapidement, elle est revenue en Belgique et finalement elle s'est installée chez nous. Ce qui fait que nous avons donc une personne âgée avec nous à la maison. Et de ce fait, il fut... il est devenu très difficile pour mes parents de partir en vacances, parce que la vieille dame était parfois malade, ne pouvait pas se suffire à elle-même, etc. Il fallait continuer à être là et de ce fait, maman a cherché pour moi... que je puisse partir en vacances sans mes parents. Et elle m'a inscrite dans un groupement de Croix-Rouge. La Croix-Rouge de Belgique organisait des camps d'été pour les jeunes donc en âge scolaire. Et c'est ce que j'ai fait : à partir de 15 ans je suis partie tous les ans avec mon groupement de Croix-Rouge. Ce furent cela mes scouts... mes années scout, que j'ai adorées et qui se sont très bien passées. Et nous, nous allions tous les ans camper dans les Ardennes, dans les plus belles fermes des Ardennes pour passer quinze jours avec des plus jeunes enfants, certaines plus âgées, etc. Et ce furent des vacances merveilleuses pour lesquelles je remercie encore ma mère.

I. : Vous avez dit tout à l'heure que la première femme de votre beau-père avait deux enfants et que eux se sont installés en Belgique plus tard. Quand est-ce que vous avez fait connaissance de votre sœur et votre frère ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Je les connaissais de Pologne parce que je dois dire que mes parents et ce couple-là se fréquentaient. C'est ainsi que ils ont décidé de se séparer et de partir ensemble. Donc je les connaissais. Euh... Les enfants seuls venaient de temps à autre, à Bruxelles, donc là... les enfants avec leur mère, dès leur arrivée en Belgique, se sont installés à Anvers. Ils n'ont pas habité Bruxelles, mais de temps à autre, ils venaient donc en visite chez nous... uniquement les enfants, bien entendu... pour passer un dimanche, passer un samedi avec nous. Nous faisions parfois une excursion avec eux, ça ne se faisait pas très souvent, mais enfin relativement régulièrement. Ils ont fréquenté tous les deux des écoles francophones d'Anvers. Notamment la fille fréquentait le collège Marie-José, qui existait déjà, qui est la grande école d'Anvers où on fait l'école primaire et la partie lycée. Le fils, lui, a d'abord été dans une école primaire francophone et puis dans une école secondaire. Mais sans que ce soit quelque chose de professionnel encore. Mais une école moyenne plutôt.

I. : Etaient-ils de même âge que vous ? Le frère et la sœur ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Oui ?

I. : Etaient-ils de même âge que vous ? A peu près.

Irène Rosenstein-Zmigrod : Oui, oui, tout à fait, c'est-à-dire que la sœur, la... la fille donc est plus âgée de 3 ans que moi, tandis que le fils avait à peu près le même âge que moi, à peu près, à six, sept mois de différence. Il était plus jeune que moi de quelque sept mois. Mais sinon c'était tout à fait des contemporains à moi.

I. : Qu'est-ce que ça représentait pour vous avoir une sœur et un frère, entre guillemets, étant fille unique ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Ce n'était pas une sœur et un frère. C'était les enfants de mon beau-père, les... comment dirais-je... il n'y a jamais eu beaucoup d'atomes crochus entre nous. C'était assez, assez pénible. Non.

I. : Pour revenir à votre vie scolaire, vous avez terminé le lycée en quelle année ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Euh... J'ai terminé le lycée en 1938... par une catastrophe, si je puis dire.

I. : Et quelle était la catastrophe ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : [Rire.] La catastrophe était que à l'examen de sortie donc du lycée, examen de sortie qui se passait devant un jury... donc des personnes, des professeurs de l'extérieur venaient nous écouter pour l'oral... j'ai raté mon examen de flamand, je dis par la faute du professeur, de mon propre professeur de flamand, qui m'a questionnée en français lorsque je suis entrée dans la classe où elle était avec les deux ou trois personnes membres du jury. Elle m'a dit : «Bonjour Irène.» Je lui ai répondu : «Bonjour Madame.» En français. Elle m'a dit : «Prends un numéro. Quel numéro est-ce ?» Puisque les questions étaient numérotées. Je lui ai sorti le numéro, je lui ai dit : «Dix-sept.» Ce à quoi elle a répondu d'un air particulièrement désagréable : «Zestien, Irène !» «Ja, Madame, zestien.» Mais ça m'a absolument coupé la chique, si je puis dire, je fus à peu près incapable de répondre aux questions qu'on m'a posées. Mais enfin que ce soit cela ou autre chose, ce fut, si je puis dire, ma chance pour ma vie professionnelle future, car le fait d'avoir raté cet examen... Donc si on n'avait pas de cote suffisante en flamand, c'était une exclusion pour pouvoir avoir le diplôme. Je suis donc sortie du lycée sans diplôme.

Bien entendu, ma mère et moi, on a été terriblement catastrophées par cet accident, mais les professeurs du lycée ont fait venir ma mère et lui ont dit : «Madame, ne vous en faites pas, il ne faut pas qu'Irène fasse l'université. Elle est faite pour être assistante sociale, inscrivez-la à l'Ecole de Service Social et vous verrez qu'elle sera une parfaite assistante sociale.» Ma mère a écouté leur conseil et le lendemain de mon échec, on allait à l'Ecole Centrale de Service Social pour m'inscrire donc à l'Ecole de Service Social et heureusement que nous avons écouté les conseils de mes professeurs : je suis donc entrée en septembre 38 à l'Ecole Centrale de Service Social où on faisait des études pendant trois ans. Et en 1941, juin 1941, j'étais assistante sociale diplômée. Ce fut la dernière possibilité pour les Juifs et les Juives de faire des études supérieures. A partir de septembre 41, les études supérieures étaient interdites aux Juifs. Ce qui fait que j'ai eu mon diplôme in extremis, que j'ai pu travailler toute ma vie professionnelle comme assistante sociale et que ça m'a servi parfaitement bien. Donc un malheur est devenu une chance.

I. : Est-ce que devenir assistante sociale était dans vos... dans vos idées ou bien c'était en fait quelqu'un d'autre qui a décidé pour vous ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Mais je crois que je me suis toujours occupée d'autrui et de choses sociales. A l'école maternelle, donc en Pologne encore, toute petite, 6, 7, 8 ans, dont je vous ai parlé au début, lorsque l'institutrice devait s'absenter de la classe parce qu'elle avait un coup de téléphone ou quelqu'un la demandait à l'extérieur ou quoi, c'était toujours : «Irène, tu veux bien faire attention aux autres qu'ils ne fassent pas de bêtises ?» Parce que nous étions filles et garçons. «Tu fais bien attention qu'ils ne jouent pas avec des allumettes.» Et je dois dire que la classe m'écoutait. Lorsque je suis entrée au lycée, au lycée nous avons eu un professeur de géographie, mademoiselle Hennebert qui était la déléguée professeur de la Croix-Rouge de Belgique pour des actions sociales au niveau des élèves. C'est-à-dire que nous devions ramasser des vivres, faire des fêtes qui rapportaient de l'argent pour des gens qui étant devenus pauvres par accident brutal et n'ayant pas droit... on n'appelait pas ça encore les lois sociales... mais ne pas être aidés par les pouvoirs publics... se trouvaient dans un état de misère profonde. Et la Croix-Rouge de Belgique, par l'intermédiaire des lycées et des athénées, essayaient de venir en aide à ces personnes et éveillait en même temps un esprit social auprès des élèves, si on veut, de classes un peu privilégiées. J'ai immédiatement été nommée l'élève déléguée pour tout le lycée, avec mademoiselle Hennebert donc, elle, professeur déléguée, et nous avons fait toutes ensemble un travail remarquable. Nous avons adopté deux familles : une, c'était un couple de personnes âgées, qui s'étaient achetée une petite maison unifamiliale il y a déjà quelques années. Le monsieur continuait à travailler encore, mais il a eu un accident : il est tombé d'un escabeau et est devenu

aveugle d'une minute à l'autre. Sans aucune possibilité de guérison. Comme ces personnes étaient propriétaires de leur maison, les pouvoirs publics ne pouvaient pas leur venir en aide, ils étaient propriétaires. La misère la plus noire. Et une autre famille, avec enfants, où il y avait des maladies, des problèmes, etc. Nous leur apportions tous les mois des colis de vivres, lorsque nous avions de l'argent... de l'argent. Nous avons organisé à plusieurs reprises au lycée des... des fancy-fairs, des tombolas, des choses qui étaient d'un certain rapport et tout cela a fait que je me suis, si vous voulez, préparée un petit peu à mon métier d'assistante sociale.

I. : Pendant vos... vos études... vous avez dit que vous avez terminé vos études en juin 41... pendant vos études était donc l'Occupation, l'invasion des Allemands, si je prends la date du 10 mai 40. Quels sont vos souvenirs ? Vous étiez à Bruxelles ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Oui.

I. : Comment est-ce que vous avez vécu cette journée ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Nous avons mal vécu tout cela parce que nous avons reçu fin 39... dans le courant de l'année 1939, la visite d'un couple de Polonais, c'était un violoniste, un artiste violoniste, un soliste violoniste, Alexis Weissenberg, et sa femme, qui vivaient en Pologne, et qui au moment de la... l'occupation de la Pologne donc en septembre qua... qua... euh...

I. : 39.

Irène Rosenstein-Zmigrod : Euh... 39, pardon, je n'y étais plus... en septembre 39 sont arrivés à quitter Varsovie parce que monsieur Weissenberg étant un artiste international possédait une carte d'identité belge par suite des divers séjours qu'il avait fait en Belgique pour son travail. Ils sont... se sont rendus à l'ambassade de Belgique à Varsovie, qui a dit : «Bon, pour nous, vous êtes résidents belges. Nous vous rapatrons.» Et c'est ainsi qu'ils ont pu se sauver de Varsovie, se sauver de la Pologne, et ils sont arrivés ici. Et ils sont venus à plusieurs reprises, bien entendu, en visite chez nous et nous a ra... nous ont raconté des horreurs épouvantables de ce qui se passait par suite de l'occupation allemande à Varsovie et en Pologne. Ce qui fait, lorsque le 10 mai est arrivé, nous avons considéré ce 10 mai comme la fin du monde. Parce que nous avons compris que toutes les années paisibles et plutôt agréables que nous avons passées en Belgique étaient terminées et que le malheur s'était abattu sur nous. C'est ainsi, bon alors, à ce moment-là... j'étais en trente... donc en mai 40, j'étais en stage pour l'Ecole de Service Social dans un préventorium dans la... à Huy... dans la... à la Ville de Huy et mes parents ayant décidé de

quitter Bruxelles, de suivre en quelque sorte le mouvement de tous ceux qui s'en allaient... sur les routes, on... comment dire... euh... j'ai... j'ai abandonné mon stage et nous sommes partis en exode le 13 mai 1940 vers la France. Je ne sais pas si je dois le raconter... tout... tout... ce fut toute une période assez épouvantable de notre existence. Nous sommes revenus d'exode... Donc nous sommes partis un peu en train, beaucoup à pied, nous avons vécu, à La Panne, la prise de La Panne par les Allemands... ce fut une nuit et un moment absolument tragiques de notre vie... et par après, aussi par les moyens... par toutes sortes de moyens, nous sommes finalement revenus à Bruxelles, car ça ne servait plus à rien de s'enfoncer en France : les ponts avaient tous sauté et on ne pouvait plus arriver nulle part. Nous sommes revenus. En juin 1940, nous étions de retour à la maison. Je suis retournée à l'Ecole, j'ai repris le... mes stages et la vie a recommencé jusqu'en 41, cahin-caha, sans trop de malheur encore. C'est en 41 que les Allemands ont commencé les poursuites des Juifs en Belgique.

I. : L'intention de vos parents de... de quitter la Belgique était donc un projet vraiment bien préparé parce qu'ils étaient au courant de ce qui se passait en Pologne. Mais ils voulaient vraiment quitter pour la France et puis ailleurs ou vous avez...

Irène Rosenstein-Zmigrod : Mon père n'aurait pas voulu bouger, lui estimait que la guerre n'allait pas durer trop... trop longtemps. Euh... que on allait donner... les Anglais, qui étaient là, allaient donner une bonne leçon aux Allemands, que ça n'allait pas durer bien longtemps et que... Mais lorsque mes parents ont commencé à téléphoner à leurs amis et connaissances et qu'ils ont partout trouvé un téléphone qui ne répondait plus... il n'y avait plus personne de leurs amis et connaissances. Ils ont paniqué : «Si tout le monde est parti, nous ne pouvons pas rester seuls à Bruxelles.» Et c'est pour cela que nous sommes partis. Et nous sommes partis, si j'ose dire, tout bêtement, en train, jusque Gand. Il ne fallait pas trop s'éloigner, d'après mon père toujours parce que ça allait se terminer. Ça allait changer, ce... ce... ça ne pouvait pas durer. Et de Gand, nous sommes encore partis à Ostende en train. Mais une fois arrivés à Ostende, il n'y avait plus ni train, ni tram, ni bus, plus rien qui circulait et le reste du chemin, nous l'avons fait péniblement à pied.

I. : Mais toujours avec l'intention de quitter la Belgique et de vous installer en France ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : D'aller peut-être en France, oui. Parce que d'arriver évidemment... à un endroit en France... Quand nous nous sommes mis en route, les Allemands n'étaient pas arrivés à percer jusqu'à la mer. Ils n'étaient que, si vous voulez, au Canal Albert et à la Ligne Maginot mais en fin de compte, en quelques jours, ils avaient...

ils avaient tout traversé. Ils étaient... très rapidement, ils s'étaient répandus dans toute la Belgique et dans la partie occupée de la France. Mais pour arriver dans la partie non occupée de la France, c'était une drôle de promenade qu'on aurait dû faire. C'était impossible.

I. : Vous êtes revenus sur Bruxelles à peu près un mois plus tard.

Irène Rosenstein-Zmigrod : Oui.

I. : Et comment le quotidien... est-ce qu'il était différent par rapport à avant le 10 mai ? C'était devenu plus difficile ? Et si oui, en quoi que c'était devenu plus difficile ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : C'était déjà difficile par le fait qu'il fallait avoir les cartes de ravitaillement : le ravitaillement a été instauré immédiatement donc il fallait avoir les cartes de ravitaillement et tous les mois aller chercher les timbres de ravitaillement à l'administration communale. C'était évidemment une astreinte assez dure. Ça prenait beaucoup de temps. Ensuite très rapidement, les magasins n'ont plus eu l'approvisionnement habituel comme on le concevait, comme on le faisait en Belgique : la viande est devenue rare, le pain est devenu de plus en plus noir, le... le beurre était une denrée de grand luxe, le café est devenu inexistant... Il ne faut pas oublier que les Allemands commençaient certaines pénuries déjà chez eux, alimentaires surtout, et que tout ce qu'ils pouvaient voler dans les pays occupés, ils ne s'en privaient pas. Et, par conséquent, pour les habitants des pays concernés, cela devenait de plus en plus difficile de trouver ce ravitaillement. Si l'on voulait du ravitaillement au noir, comme on appelait ça, mais ça ce n'était pas encore en 40, en 41 ça on ne connaissait pas encore, mais enfin, un peu plus tard, dès que le ravitaillement au noir a été instauré... il fallait beaucoup d'argent pour s'approvisionner. Une demi-livre de beurre coûtait les yeux de la tête, un peu de café valable, c'était épouvantable, de la farine blanche pour ajouter à la farine qu'on pouvait recevoir avec les points et qu'on blutait, puisque il fallait secouer un appareil de tamisage pour arriver à enlever le son de la farine régulière pour se faire un pain un peu plus blanc, un peu plus convenable. Heureusement, les boulangers acceptaient de vous cuire du pain que vous aviez fabriqué vous-même et on est devenu un peu boulangère, et on est devenu un petit peu... enfin, de tout ainsi. Il fallait vraiment vivre de débrouille. La vie n'était pas simple.

I. : Et étant Juifs, la vie était-elle encore plus difficile en quelque sorte par rapport à vos voisins amis non juifs ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : La vie était difficile pour tout le monde et... comment dirais-je... bon, donc jusque juin 41, tant que je suis allée à l'Ecole, tant que j'ai fait des stages, etc... j'avais une vie régulière et

enfin... difficile bien sûr, mais enfin, sans menace spéciale contre nous. J'étais... en 1940 donc après notre retour, je suis allée me présenter à la clinique de la Croix-Rouge, à la place Georges Brugmann où on m'a engagée donc au bureau afin de m'occuper de la question des timbres de ravitaillement des personnes hospitalisées. Car il n'était pas pensable de pouvoir... comment dirais-je... nourrir les malades d'une clinique sans que ils aient déposé les timbres de ravitaillement qui aurait permis à la clinique de... de s'approvisionner. Et c'était cela mon boulot : dès que quelqu'un était admis à la clinique, d'aller lui demander ses timbres de ravitaillement, afin d'avoir toujours suffisamment de timbres pour faire l'approvisionnement officiel. Oui ?

I. : C'est un travail que vous avez assumé à côté de vos études ? En même temps ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Non, non, c'était pour mes études.

I. : Ah ! C'était pour vos études.

Irène Rosenstein-Zmigrod : C'était mon... encore un stage que je faisais pour terminer l'Ecole de Service Social. Ça comptait comme stage.

I. : Vous avez dit que vous étiez parmi les derniers Juifs et Juives qui ont pu faire les examens alors... terminer leurs études...

Irène Rosenstein-Zmigrod : Oui.

I. : Quel est donc le travail que vous avez pu commencer par après ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : C'est-à-dire j'ai travaillé aussi... à un moment donné à la Ville de Bruxelles, aux... comment dirais-je... aux œuvres sociales de la Ville de Bruxelles parce que avant la guerre et au moment où la guerre a été dé... déclarée, il existait comme œuvre de... comment dirais-je... de secours... les commissions d'assistance publique. L'assistance publique était là pour les gens qui n'avaient pas droit au chômage, n'avaient droit donc à rien. Et à côté de cela, il y avait encore aussi les œuvres sociales communales, qui elles dépendaient véritablement de la maison communale. Et c'est là que j'ai aussi été travailler, donc toujours en stage pour m'occuper là des femmes de miliciens, mais ce n'était pas les épouses régulières de miliciens, c'étaient les concubines comme on les appelait à l'époque. C'est-à-dire, il y avait des ménages donc irréguliers, comme il en existe des tonnes maintenant, il en existait pas mal à ce moment-là au début de la guerre aussi. Mais les femmes qui n'étaient que des concubines n'avaient droit à aucun paiement, à aucune rémunération du fait que leur compagnon était mobilisé, était aux armées. Ce qui fait qu'elles

n'avaient pour la plupart aucun moyen d'existence. Et pour elles, l'assistance publique n'intervenait pas. Donc il fallait qu'elles viennent aux œuvres sociales de la commune pour finalement recevoir une aide quelconque. Et de cette catégorie de personnes que nous nous occupions et pour lesquelles comme à l'époque, il n'était pas question de donner une aide quelconque à qui que ce soit sans que le... il y ait une enquête qui soit faite par le Service Social... je faisais toutes ces enquêtes. Et ce fut un moment très pénible de mon travail social parce que ces femmes vivaient dans des conditions inimaginables parfois, que je n'ai jamais revues par après, que je ne connaissais pas avant. Et donc c'est ce travail-là que j'ai fait et finalement mon travail de fin d'études, je... je l'ai fait sur une étude un peu comparée des conditions de vie 14-18 / 39-40-41. Au point de vue ravitaillement, au point de vue documents d'identité, au point de vue façon d'être des Allemands et c'était... ce fut cela mon travail de fin d'études comme assistante sociale. Une certaine comparaison sur ce qui se passait au point de vue surtout ravitaillement en 39-40-41 et 14-18.

I. : Et quel était le résultat de votre recherche ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : De... pff... le résultat était que la vie devenait complètement impossible au point de vue du ravitaillement. Le résultat scolaire fut bon, mes résultats pour terminer l'Ecole furent bons : j'ai eu un diplôme avec satisfaction.

I. : Est-ce que vous avez trouvé un travail après vos études ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Euh... Je dois réfléchir... Parce que j'ai été... quand... c'est-à-dire j'étais au moment de la fin de mes études, j'étais à la Ville de Bruxelles et le directeur de l'aide so... donc du... de l'aide sociale, monsieur Koeckelenbergh, qui a été aussi membre du jury à l'Ecole de Service Social, aurait bien voulu m'engager officiellement à la Ville de Bruxelles pour continuer mon travail avec la Ville de Bruxelles, pour pouvoir m'appointer comme employée. Et malheureusement, le conseil communal s'y est opposé parce que je n'étais pas encore belge, j'étais encore polonaise à l'époque et, comme étrangère, il n'était absolument pas question que l'on puisse m'engager à la Ville de Bruxelles. Il a dit : « Dans ces conditions, vous cherchez autre chose et moi je ne participe pas à cela. J'ai besoin de quelqu'un, je veux le rémunérer, je trouverai bien et vous, vous allez travailler ailleurs où on vous payera. » Et c'est à ce moment-là que j'ai été à la Croix-Rouge de Belgique où on m'a payé effectivement ce travail que je faisais au bureau pour le ravitaillement, pour les questions de ravitaillement de la clinique. Là, je suis restée donc comme employée à 500 francs par mois jusqu'au moment où les rafles des Juifs ont commencé. La... la direction de la Croix-Rouge a été très élégante avec moi : à un moment donné, comme les... les choses commençaient

à mal se passer pour les Juifs, ils m'ont même proposé de loger à la Croix-Rouge parce que il y avait à la clinique des chambres pour les infirmières qui n'étaient pas toutes des Bruxelloises et donc celles qui venaient de province avaient leur chambre. On a mis une de ces chambres à ma disposition et j'ai donc logé pendant plusieurs mois à la clinique de la Croix-Rouge pour essayer d'échapper aux rafles qui commençaient. Mais, à un moment donné, la question juive est devenue à ce point cruciale que même pour la Croix-Rouge, il devenait délicat de garder une Juive plus ou moins camouflée chez eux. Et ils m'ont aussi demandé de quitter.

I. : Et vos parents, comment est-ce que eux ils ont vécu cette période difficile ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Euh... Très peu, dès que les... les... les lois, les décrets contre les Juifs ont paru, mon père a été affublé, si je puis dire, d'un... comment ça s'appelait encore... un liquidateur allemand. Il devait liquider ses affaires, il n'avait plus le droit de continuer son commerce, il devait donc continuer son commerce de... comment dire... de... de bijouterie et diamantaire. Et il a reçu, pour le surveiller, un liquidateur allemand. C'était un Allemand qui avait habité la Belgique pendant plusieurs années avant la guerre, qui parlait donc un français parfait, mais qui travaillait évidemment pour les autorités allemandes afin de liquider les affaires. Dès que l'affaire a été décrétée liquidée donc, il n'y avait plus de marchandises, il n'y avait plus de stock, enfin il n'y avait plus rien, les Allemands sont venus prendre le coffre-fort de mon père, qui était un coffre-fort Lips en béton armé de la grandeur d'un homme, qui pesait donc plus qu'une tonne ainsi que la machine à écrire, ainsi que la balance à or et la balance à diamant. Tout cela est parti, pour tout cela mon beau-père a reçu un très beau reçu, mais il n'a plus jamais rien revu de tout cela, bien entendu. Et aucune réparation. Donc, lui est devenu tout à fait inactif, ce qui était très mauvais pour lui. Alors c'était lui qui faisait un petit peu les courses du ménage, qui raclait les carottes parce que des carottes il y en avait. On faisait des gâteaux aux carottes, n'est-ce pas. Il fallait inventer toutes sortes de choses comme menu. Et il a très mal vécu cette période de sa vie, parce que l'inactivité pour un homme qui n'avait pas 50 ans était une chose terrible. Au point de vue chauffage à la maison, comme il n'y avait plus de charbon parce que nous nous chauffions au... comment ça s'appelait... à l'anthracite ! C'était un... un charbon qui n'existait plus, il n'y avait plus que des boulets de conglomerats ainsi... Alors, on a dû fermer les deux pièces qui étaient à l'avant de l'appartement, qui donnaient dans la rue et se cantonner à l'arrière avec un petit poêle rond avec lequel on se chauffait et sur lequel finalement on faisait à manger parce que comme on coupait le gaz toujours au bon moment, il n'y avait moyen de faire une soupe ou cuire quelque chose entre midi et une heure, on ne pouvait faire à manger que sur le petit

diable. Ça s'appelait un petit diable, ce poêle rond... et c'est ça qui a fait que... c'était le centre de la maison, le centre de la vie à ce moment-là, le petit poêle sur lequel on pouvait faire et à manger et grâce auquel on pouvait se chauffer.

I. : Et vous quand vous a... vous étiez obligée de quitter la Croix-Rouge, est-ce que vous êtes rentrée chez vos parents ou qu'est-ce que vous avez fait ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Je suis rentrée pour habiter chez mes parents et à ce moment-là, les lois juives étant déjà bien avancées, si j'ose dire, j'ai téléphoné à Luce Polak, assistante sociale responsable du Service Social à l'Association des Juifs de Belgique, où elle m'a dit : «Arrive ! Arrive ! J'ai besoin d'au moins une assistante sociale juive. Je suis seule ici, j'ai un travail fou. Arrive chez moi, j'ai besoin de toi.»

I. : Est-ce que c'était votre premier contact avec une œuvre juive ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Tout premier contact. Je voudrais qu'on s'arrête. Si c'est possible, pour quelques minutes.

[Interruption.]

I. : Madame Rosenstein, quand est-ce que vous avez commencé à travailler à l'Association des Juifs de Belgique ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : J'ai... Je vais reprendre donc : c'est en 1942, au mois d'août que j'ai dû quitter donc la clinique de la Croix-Rouge où je travaillais comme employée et à ce moment-là, je me suis donc adressée à Luce Polak qui avait été nommée assistante sociale au... à... l'Association des Juifs de Belgique, institution officielle créée à la demande, ou sous la menace, si j'ose dire, des Allemands par un comité de Juifs, des... des gens donc d'un certain âge qui ont donc créé cette association. Et au cœur de cette association, il y avait donc le Service Social où, tout au début, il n'y avait donc que Luce Polak et encore peut-être une personne qui lui servait de secrétaire. Et, lorsque je lui ai téléphoné, elle a été très contente d'entendre qu'une assistante sociale diplômée pouvait entrer et travailler avec elle. Je me suis donc présentée à l'AJB, qui était à ce moment-là au boulevard d'Anvers... Non ! Qui était à ce moment-là encore, je crois, à la... au quai du Commerce et elle m'a évidemment immédiatement engagée pour être assistante donc avec elle.

I. : Et qu'est-ce... quel était votre travail ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Voici le... l'AJB... je vais l'appeler comme ça puisque c'est son nom comme on l'a employé pendant toute la

guerre... l'AJB était chargée par les Allemands de s'occuper des Juifs afin qu'ils n'émargent pas à l'assistance publique, qu'ils n'émargent pas aux œuvres sociales des communes. Autrement dit : que ceux qui ont besoin d'une aide sociale se suffisent à eux-mêmes, puissent vivre en vase clos sans avoir accès aux choses... aux institutions non juives existantes. Il fallait donc créer de toutes pièces un service social, un service d'aide de A à Z pour une population, à ce moment-là, très perturbée. Car les convocations pour Malines commençaient et les gens ne savaient absolument pas ce qu'ils devaient faire : se présenter, ne pas se présenter. Mais ne pas se présenter représentait un danger immédiat. Rester à la maison, c'était s'ex... exposer toute la famille à la déportation immédiate. Se cacher : il fallait de l'argent et la plupart de ces gens ét... n'étaient pas des gens riches, bien au contraire. Et le service social donc a commencé au cœur même de l'AJB de s'occuper de ces gens. On a créé, en outre, un home d'enfants, un premier home d'enfants, celui de Wezembeek, qui avait été une maison pour enfants avant la guerre, mais qui faisait partie plutôt de l'Œuvre de Défense contre la Tuberculose. C'était un préventorium où on faisait venir les enfants pour un ou deux mois afin qu'ils se remettent d'une maladie infectieuse, d'une scarlatine ou d'autre chose. La maison de Wezembeek existait donc depuis avant la guerre et c'est dans cette maison que, sous la direction de Marie Albert, on a ouvert le premier home de l'AJB. Pourquoi ? Parce que les Allemands rappelant des adultes pendant que les enfants étaient en classe, le soir, lorsque les enfants rentraient à la maison, ils trouvaient la maison, l'appartement sous scellés, ne savaient pas où aller. Les voisins étaient prêts à les accueillir un jour ou deux, mais ne pouvaient pas, ne voulaient pas pour la plupart, s'encombrer de petits Juifs qui étaient plutôt des... des détonateurs plutôt que des enfants. Ce qui fait qu'on nous les amenait au Service Social de l'AJB afin que nous nous en occupions, qu'on... qu'on trouve un placement pour eux. Et c'est ainsi que le home de Wezembeek a été créé afin de mettre à l'abri ces enfants-là qui, sinon, se retrouvaient absolument à la rue, sans aucun secours, sans aucune possibilité de vie.

I. : Pourquoi n'a-t-on pas essayé de cacher ces enfants ? Les... oui, ces enfants.

Irène Rosenstein-Zmigrod : Au début, il n'y avait pas encore de... comment dirais-je... de comité, enfin de groupe clandestin. Tout cela a commencé avec l'AJB, avec la partie officielle des... de l'Association des Juifs de Belgique parce que on ne savait pas où on allait. Les déportations commençaient, ça ne s'est pas fait immédiatement en grande quantité, ce qui fait que cette façon de faire répondait à la demande, si je puis dire. Mais, petit à petit, les parents ayant compris ce qui les attendait et ne voulant pas emmener les enfants avec eux en déportation, avant d'être eux-mêmes raflés, ont cherché des solutions

pour leurs enfants. Et c'est à partir de ce moment-là qu'on a dû créer ce qui est devenu par après le Comité de Défense des Juifs, c'est-à-dire l'enfant caché. Les enfants qu'on cachait, qu'on ne mettait pas dans les homes mais que on confiait à un autre groupe pour que ils puissent les cacher soit dans des institutions non juives... et il y en avait beaucoup : il y avait le Secours d'Hiver, il y avait les divers orphelinats, il y avait... les... l'Aide des Enfants... l'Aide Paysanne aux Enfants de Villes ! Enfin, il y avait... il y avait des institutions... L'Œuvre Nationale de l'Enfance elle-même avait de nombreux homes de tous les âges et c'est ainsi que a commencé très petit à petit le travail à côté de cachage d'enfants. Pourquoi aurions-nous caché les enfants ? Il n'y avait pas de raisons. Ceux qui étaient dans le home de Wezembeek, il n'y avait pas de raison de les cacher. Mais Wezembeek donc en 19... en octobre 1942 a été raflé. Tous les enfants qui étaient déjà dans la maison, les éducatrices, la directrice ont été tout simplement embarqués dans un camion un beau jour et conduits directement à Malines. Wezembeek se trouvait d'ailleurs sur la route de Malines. Et ils y ont passé à peu près 24 heures, avec Marie Albert à qui les Allemands ont bien dit, à Malines : «Vous, vous pouvez rentrer chez vous. Vous êtes belge, par conséquent, vous ne pouv... vous n'êtes pas déportable.» Car au début, les Allemands faisaient la distinction : les Juifs de nationalité belge, c'étaient des Belges et les Juifs d'autres nationalités, comme surtout les Polonais, les Roumains, les Tchèques ou les Allemands... et il y avait beaucoup d'Allemands évidemment, qui avaient quitté l'Allemagne, qui avaient fui l'Allemagne en... et l'Autriche en 38-39 et qui s'étaient réfugiés en Belgique et que malheureusement les Allemands ont rattrapé en Belgique. Et donc... et à elle, ils ont dit : «Vous pouvez quitter.» Elle a dit : «Pas sans mes enfants.» Et elle est restée avec eux à Malines. Mais heureusement, au moment de quitter le home de Wezembeek, elle est arrivée à passer le numéro de téléphone de l'Œuvre Nationale de l'Enfance à la femme de ménage du home de Wezembeek en disant : «Vous téléphonez pour raconter ce qui se passe.» Elle est arrivée à faire cela. La femme à journée a immédiatement alerté l'Œuvre Nationale de l'Enfance et a alerté monsieur Freddy Blum qui était le directeur administratif déjà du home de Wezembeek, pour prévenir que le home était raflé. Grâce à l'Œuvre Nationale de l'Enfance, à l'intervention de sa directrice mademoiselle Yvonne Nevejan, il y a eu une intervention royale de la reine Elisabeth auprès de monsieur von Falkenstein [sic], qui était le gouverneur allemand de la Belgique, non gestapiste, qui est intervenu lui auprès de la Gestapo pour que les enfants qui sont là sans parents, soient relâchés et remis dans le home. Et le lendemain, tout le home, Marie Albert, éducatrice, tout le monde y compris sauf, je crois, un seul, un éducateur qu'ils ont gardé je ne sais pourquoi, sont revenus à Wezembeek. Et depuis lors, il n'y a plus eu ni de rafles ni de... de... d'alertes quelles qu'elles soient dans les homes. Puis, les rafles d'adultes se faisant de plus en plus nombreuses, il a fallu accepter de

plus en plus d'enfants aussi bien dans les homes qu'on a dû créer : on a créé le home de Linkebeek, on a créé celui de Lasne, on a créé le... les pouponnières, c'est-à-dire Baron de Castro et euh... Victor Allard. Nous étions finalement à la tête de sept maisons d'enfants, toutes remplies d'enfants. Et...

I. : Et quel est... quelle était votre tâche toute précise que vous avez dû assumer ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Nous, au Service Social, et plus particulièrement moi-même, je me suis occupée du ravitaillement. Pas du ravitaillement marchandises, mais ravitaillement : cartes de ravitaillement, timbres de ravitaillement. Souvent, on nous amenait des enfants... pour aller dans les homes, sans le moindre document. Parfois, si tout allait bien, sur un bout de papier, le nom était marqué. Mais l'état civil, la date de naissance, les... les coordonnées les plus élémentaires manquaient. C'était une voisine qui nous les amenait, c'était une vague tante qui ne se rappelait plus rien, etc., qui nous les amenait. Par conséquent, il fallait créer des documents pour ces enfants, car il n'était pas possible de passer la guerre sans documents de ravitaillement. J'ai créé personnellement des liens, si je puis dire, et je le dis, avec les commissariats de police de Bruxelles de presque toutes les communes... en tout cas toutes celles où des Juifs ont habité... et ensuite, avec les administrations communales, département ravitaillement, département... état... population... pour pouvoir aller à tout moment déclarer d'abord au commissariat de police la perte ou le vol d'une carte de ravitaillement ou d'une carte d'identité pour qu'il m'accepte moi comme intermédiaire. Parce que, bien entendu, je ne prenais pas l'enfant par la main, ni l'adulte pour lequel je devais avoir une carte d'identité... un adulte caché, mais qui n'avait pas eu le temps de prendre sa carte d'identité... il fallait que je lui procure sa carte d'identité. Il a fallu créer un contact de confiance, de collaboration positive absolue, ce que je suis arrivée à faire dans les diverses communes bruxelloises et nous obtenions de ce fait, pour les enfants et pour les personnes cachées, des timbres de ravitaillement, les prolongations régulières de cartes d'identité et, grâce à cela, le secours en argent pour les gens cachés. Car il fallait absolument de l'argent aussi. Alors, c'est un... un travail terrible, parce que c'était un travail mensuel : tous les mois, il fallait aller dans toutes les administrations communales. Je n'étais heureusement pas seule évidemment à faire ce travail. Nous avions avec nous, par la suite, au Service Social du... de l'AJB, des jeunes garçons qui ne pouvant plus faire d'étude, ne pouvant pas travailler, étaient heureux de pouvoir venir nous donner un coup de main. Et il y avait également donc Renée Goldstuck comme secrétaire. Et comme homme aussi qui s'occupait des choses avec moi pour faire le tour des communes, Léon Rosenstein... qui bien des années après est devenu mon mari, mais qui à l'époque n'était que mon collègue.

Nous avons donc fait le tour de toutes les communes de Bruxelles. D'autres personnes se sont occupées pour faire la même choses à Anvers, à Charleroi et à Liège et ce même travail a été fait donc dans toutes les grandes villes de Belgique où en fait les Juifs habitaient surtout. Et même à Namur, il y a eu un petit noyau qui s'est créé pour faire ce service-là. Donc, au Service Social. Ensuite, il y avait donc les gens cachés auxquels il fallait apporter aussi tous les mois l'argent, un colis de vivres et les timbres de ravitaillement. Car comment vouliez-vous vivre pendant la guerre sans timbres de ravitaillement ? Et sans ne fût-ce qu'un peu d'argent ? Car si il y avait des gens qui étaient très gentils, qui ont été formidables parmi la population belge, mais nous ne pouvions pas exiger de tout le monde de garder les gens gratuitement. Il fallait payer pour la location, pour pouvoir faire les achats d'alimentation, etc. Or, la plupart des gens n'avaient pas d'autres ressources que ce que on leur procurait.

I. : Et pour vous, pour votre organisation, d'où provenait cet argent ? Où était la source financière ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Comment ?

I. : Où était votre source financière ? Pour pouvoir assumer...

Irène Rosenstein-Zmigrod : Les sources financières, c'était l'Amérique. C'était l'American Joint Distribution Committee. L'argent arrivait en Suisse tous les mois, d'Amérique, et il fallait aller le chercher en Suisse. Tous les mois. Au début, c'est monsieur Nykerk, un monsieur d'origine hollandaise, un Juif d'origine hollandaise, qui l'a fait. Tous les mois, il se rendait en Suisse et apportait les millions nécessaires pour que cela tourne. Il s'est fait prendre, je crois, en début 43, et a été remplacé à ce poste, si je puis dire, par monsieur David Ferdman, qui a continué jusqu'à la fin de l'occupation allemande à aller tous les mois en Suisse chercher cet argent. Ensuite, pour donc les gens cachés, nous avons créé, Léon Rosenstein et moi, un service où nous pouvions aller au Grand-Bruxelles. C'est-à-dire il n'y avait plus de CPAS, donc de commission d'assistance publique, mais il y avait le Grand-Bruxelles, c'est-à-dire toutes les assistances publiques étaient ensemble dans un seul local et pour tout Bruxelles. Et là, nous recevions, mois après mois, ce qui était alloué aux plus pauvres pour pouvoir subsister. Et c'était un supplément que l'on donnait donc pour les gens cachés. Or il ne faut pas oublier que ce n'est pas seulement nous qui apportions cela aux gens cachés, mais il y a eu, en dehors de l'AJB... ils n'en faisaient pas partie mais ils... leur point de ralliement était le... le bureau de l'AJB... ce qu'on appelait les distributeurs. C'étaient des membres de partis politiques divers : communistes, sionistes, libéraux, etc., qui avaient... qui connaissaient des gens qui se cachaient... qui avaient la confiance de ceux qui se cachaient et qui

leur apportaient également l'argent du Joint, l'argent que nous pouvions obtenir pour eux du CPAS et des... le colis et le timbre de ravitaillement. Donc nous... il nous en fallait une grande quantité. C'était un travail de longue haleine, puisque tous les mois, il était à recommencer : ça ne se faisait pas en un jour, ça ne se faisait pas en deux jours. C'était un travail continu que nous devions faire. En plus de cela, dès que le Comité clandestin a été finalement mis sur pied et que on s'est occupé, il a bien fallu que nous leur fournissions également les timbres de ravitaillement pour les enfants cachés. Car jusqu'à ce que la carte de ravitaillement était en ordre et pouvait être servie dans la commune où se trouvaient l'enfant, il y avait un hiatus, un hiatus que nous comblions. Nous, assistantes sociales de l'AJB. Beaucoup, si pas la plupart des enfants qui ont été cachés, c'est nous qui avons donné les coordonnées pour que les dames du Comité de Défense des Juifs puissent aller les chercher. Les parents affolés n'avaient qu'une adresse, celle de l'AJB. Le CDJ donc n'en avait pas, d'adresse officielle où on pouvait entrer et on pouvait parler à une assistante sociale. Alors, on venait chez nous au Service Social et le dialogue... [parlant de la Betacam] c'est fini ?... se passait de la façon suivante... «Nous... je veux cacher mon enfant... je veux pas qu'il... on va être pris, je sens que on va être pris... il faut que vous preniez notre enfant.» Alors, nous disions : «Nous ne pouvons pas, madame. Vous êtes toujours là. Si nous le prenons dans le home, malheureusement, les noms des enfants sont répertoriés à la Gestapo», c'est ce que nous avons dû après un certain temps faire : la cartothèque des enfants des homes de l'AJB était à la Gestapo... «Nous ne pouvons pas... vous... vous leur faites courir un danger, vous en faites courir un à vous-même. Mais enfin laissez-nous vos coordonnées, si vous voulez. Vous habitez où ? Quand est-ce que on peut vous trouver à la maison ? Peut-être quelqu'un viendra vous trouver et vous proposera une solution pour vos enfants.» Et c'est ainsi que nous passions... parce que j'avais moi rendez-vous une fois par semaine avec Pauline, qui était une des comptables du CDJ... on avait rendez-vous en plein air pour ne pas attirer l'attention. Je lui passais toutes ces adresses et tous ces noms et grâce à cela, les dames du comité du CDJ pouvaient aller prendre rendez-vous avec les enfants, prévoir d'abord selon leur âge et leur sexe le placement qu'elles pouvaient proposer, prenaient rendez-vous avec les parents et faisaient le nécessaire pour les cacher donc. La plupart des enfants cachés ont été acheminés vers le CDJ par l'AJB. Je ne veux pas m'étendre maintenant sur autre chose : c'est une vérité que l'on nie cinquante ans après. Je continue ? C'est...

I. : Si je peux vous interrompre...

Irène Rosenstein-Zmigrod : Je vous en prie.

I. : En vous posant une petite question là-dessus...

Irène Rosenstein-Zmigrod : Comment ?

I. : Il y avait donc une collaboration fructueuse entre l'AJB et le GDJ... CDJ ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Le CDJ, oui.

I. : Le CDJ.

Irène Rosenstein-Zmigrod : La collaboration était absolue ! Parce que il faut bien vous dire que celui qui était au début de l'AJB le chef du Service Social... parce que chaque membre du conseil d'administration de l'AJB avait un département plus spécifique sous sa direction, comme dans un conseil de ministres : il y a des ministres de l'Education nationale, de la Santé, de la Défense, etc., etc. L'AJB, c'était pareil ! Il y avait un responsable des homes, il y avait un responsable du Service Social, il y avait un responsable d'autres... d'autres... du Service Interventions, etc., etc. C'était Maurice Heiber qui était le chef du Service Social de l'AJB et qui est devenu le créateur, le cofondateur... avec d'autres personnes... du CDJ... pour le cachage d'enfants. Donc c'était la même personne. Vous voyez bien que... comment ne pourrait-il pas y avoir de collaboration si ce n'était qu'un seul homme qui s'occupait des deux choses ? Et bien entendu par la force des choses, comme c'était notre chef qui s'occupait des enfants cachés, nous sommes entrés dans le jeu, tout naturellement, tout normalement, sans la moindre... sans le moindre accroc, ni rien. Et jusqu'à la fin de la guerre, nous avons fait, à peu près, le même travail, mais en beaucoup moins, que les dames. Combien de fois n'ai-je pas conduit des enfants à 5 heures du matin à une gare de Bruxelles ? Ou même dans les environs de Bruxelles pour être pris en charge par une assistante sociale du CDJ aux fins de la conduire dans sa cachette ? Les timbres de ravitaillement, tout ce dont ils avaient besoin, qui leur procurait ça ? C'étaient les assistantes sociales de l'AJB. Et nous avons travaillé toujours en bonne collaboration, en bonne entente aussi bien avec Ida Sterno qu'avec Andrée Geulen, dont je voulais vous parler. En commençant mon histoire en Belgique, je vous ai dit que j'ai été à l'école primaire où j'avais des copines pas juives et que... avec lesquelles j'avais fait le Lycée et puis l'Ecole de Service Social. Notamment Andrée Geulen que je n'ai perdue de vue qu'après la guerre. Parce que jusque après... après la guerre, nous avons toujours été à l'école primaire ensemble, au lycée ensemble, à l'Ecole de Service Social et finalement, nous nous sommes retrouvées au CDJ - AJB ensemble. Pour travailler ensemble. Donc il y a eu une continuité là-dedans. Mais bon, c'est... les homes donc ont existé... pas un seul enfant n'a été déporté, n'a été inquiété : tous les enfants, et il y en a eu entre 350 et 400 qui ont été finalement recueillis dans les homes de

l'AJB, ont été sauvés. Comment... Ou bien vous voulez me poser une autre question ?

I. : Oui, je voudrais intercaler une question quant à l'AJB.

Irène Rosenstein-Zmigrod : Oui.

I. : C'était donc l'organisation officielle. Quel était le contrôle par les Allemands ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Contrôle des Allemands... ce n'est pas une question à laquelle moi je peux répondre. Il y avait le conseil d'administration qui était composé de notables juifs... euh... comment dire donc... qui était des... des notables... on peut arrêter ?

I. : Je crois que vous pouvez terminer votre phrase. Vous pouvez terminer votre phrase à votre aise.

Irène Rosenstein-Zmigrod : Oui. Euh... c'étaient des notables donc, c'étaient des messieurs d'un certain âge. Je ne sais pas si eux avaient un contact régulier avec les Allemands. Ça... c'était un autre niveau que le mien, donc je ne peux pas vous répondre à cela. Je puis vous dire ceci : qu'il y avait le Service Interventions qui existait et qui s'occupait donc d'intervenir auprès des Allemands pour essayer de faire libérer certaines personnes qu'on estimait ne pas pouvoir être arrêtées.

Entretien – Deuxième partie – 16 avril 1997

Service Interventions de l'A.J.B. – Arrestation et libération – Distribution des convocations – Aide des autorités communales – Distribution de colis – Exfiltration des enfants des homes de l'A.J.B. – Récupération des enfants et des vieillards d'Anvers par l'A.J.B – Breendonk – Création des pouponnières – Liquidation des homes de l'A.J.B. – Cache d'Irène à Schaerbeek – Libération – Reprise du travail social au lendemain de la guerre – « Récupération » des enfants cachés

I. : A l'AJB, il y avait un Service d'Interventions, quelle était sa fonction ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Oui. Un Service Interventions. Vous me demandiez là tout de suite quels étaient les rapports entre les Allemands et l'AJB. Je vous ai répondu que au niveau du conseil d'administration, je l'ignore. Mais il y avait donc aussi le Service Interventions composé de trois personnes : monsieur [Hans] Berlin, [Louis] Rosenfeld et madame... mademoiselle Hanna Kann [elle se racle la gorge]. Tous les trois d'origine allemande et parlant donc parfaitement l'allemand, qui se rendaient journellement à la Gestapo de l'avenue Louise où était situé le siège responsable des Affaires juives de Bruxelles pour intervenir pour telle ou telle personne individuelle. Parce que, au début par exemple, les Allemands avaient dit qu'ils arrêteraient les personnes entre 17 et 35 ans et puis ils ont... Bon, au début ce fut le cas, mais très rapidement cela a bien entendu dégénéré et ils ont commencé à arrêter aussi bien des enfants que des personnes de 50 ou de 60 ou de 70 ans. De ce fait, ces messieurs-dames du Service Interventions se rendaient à la Gestapo pour leur dire : «Ecoutez, non, cela ne va plus... vous avez dit que vous arrêtez entre 17 et 35 ans pour le travail obligatoire...», c'était cela le prétexte, «et vous avez pris un monsieur de 70 ans et une femme de 65 ans, etc. C'est une erreur... il faut nous les rendre.» Et au début, cela se passait comme ça : les Allemands les libéraient. Donc le service in... avait sa raison d'être : ils intervenaient et ils recevaient satisfaction... ils obtenaient satisfaction. Puis les rafles devenant de plus en plus importantes, c'est devenu de plus en plus difficile. Mais n'empêche, les interventions ont toujours continué et d'ailleurs pour mon propre bonheur à moi, si je puis dire, puisque en avril 1943, en fin mars, le 31 mars 1943, j'ai été arrêtée avec mes parents. Je suis arrivée à prévenir le Service Interventions, qui lui est intervenu donc à la Gestapo, en disant que c'était une... l'assistante sociale de l'AJB qui était raflée, que le Service Social en avait deux d'assistantes sociales et que si par... par conséquent donc il perdait la moitié de ses effectifs, il ne pouvait

plus fonctionner ou ce n'était plus possible... Et grâce au Service Interventions, moi-même et mes parents avons été libérés. Donc pendant toute la période le Service Interventions a eu sa raison d'être, même au moment où les Juifs belges ont été arrêtés en septembre 43, au moment du débarquement allemand en Italie... tous les Juifs belges... enfin les Juifs belges ont été arrêtés pratiquement en une nuit. Eh bien, encore là, le Service Interventions a pu faire des interventions auprès des Allemands et a obtenu que toutes les personnes de plus de 65 ans ont été libérées de Malines. Et à partir de ce moment, toute personne qui était arrêtée, mais qui avait plus de 65 ans, nous, Service Social, nous pouvions aller la chercher à la cave, elle était libérable ! Non pas pour rentrer chez elle à la maison, mais pour entrer dans une maison de vieillards, parce que je ne peux pas appeler ça autrement, il y avait plusieurs maisons de vieillards qui existaient à l'époque et ils devaient, à ce moment-là, être pensionnaires de ces maisons de vieillards. Mais donc le Service Interventions a duré depuis le début jusqu'à la fin... enfin, depuis le début des poursuites des Juifs jusqu'à la fin de la guerre donc en septembre 44.

I. : Quant à vous et votre famille, entre-temps vous êtes... vous étiez devenus belges ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Non [se raclant la gorge]...

I. : Vous étiez toujours...

Irène Rosenstein-Zmigrod : Pas encore. Euh... Pour une... enfin, pour une simple raison... tout d'abord, c'est que à partir de 1937, les affaires de mon père ont terriblement périclité : il y avait... la menace de guerre se rapprochait, se rapprochait, les affaires marchaient de plus en plus mal et ça allait vraiment très mal chez nous également. Ensuite, la naturalisation était chère. Et il aurait fallu finalement en payer trois, parce que mes parents n'étant pas encore mariés du fait qu'ils n'étaient pas divorcés, il fallait un paiement complet pour ma mère, un paiement complet pour mon beau-père, un paiement pour moi. Entre 1937 et 1940, début de la guerre, c'était impensable matériellement, donc nous n'étions pas encore belges.

I. : Vous aviez dit tout à l'heure que vous étiez arrêtés.

Irène Rosenstein-Zmigrod : Que ?

I. : Que vous étiez arrêtés, vous et vos parents.

Irène Rosenstein-Zmigrod : Oui. [Elle tousse.]

I. : Et c'était dans la période où les déportations étaient fréquentes ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Oui.

I. : Qu'est-ce qu'on savait des déportations ? On parlait d'un travail forcé. Qu'est-ce qu'on savait ce qui était vraiment derrière les déportations ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : On savait très peu de choses, pour ne pas dire rien ! C'est-à-dire que en 1941, au début, les Allemands arrêtaient effectivement des jeunes de 17 à 35, à 30-35 ans pour le travail obligatoire dans le Nord de la France, pour faire le Mur de l'Atlantique. Et effectivement, ces hommes... parce que c'était exclusivement des hommes... partaient là pour être donc... pour... pour servir à travailler... pour travailler. Mais dès que toutes les autres mesures contre les Juifs ont été mises d'application, ce ne fut plus du tout pour le Nord de la France, mais on repartait en Pologne ou on partait en Silésie. On savait qu'on partait en Silésie et que c'était... puisque le prétexte était de 17 à 35 ans même pour ceux-là... euh... on partait en Silésie pour y travailler. A quoi ? Comment ? Rien. Il n'y a jamais personne qui est revenu de là-bas. Nous n'avons jamais pu avoir un témoignage de première main. A un moment donné, madame [Yvonne] Jospa nous a réunis... madame Jospa qui était une des assistantes du CDJ, une des responsables du CDJ... nous a réunis... donc le CDJ et celles qui faisaient le double travail à l'AJB et moi-même... pour nous expliquer qu'il y avait un espion qui faisait la navette entre la Belgique, l'Allemagne, la Pologne. Et que cet homme rentrant dernièrement de Pologne avait raconté autour de lui, à tous ceux qui voulaient l'entendre que c'était quelque chose d'épouvantable ce qui se passait en Pologne et que tous ceux qui y arrivaient en convoi, venant de Belgique, de France, de Hollande ou d'ailleurs, étaient immédiatement passés par des fours crématoires. Elle dit : «C'est tellement horrible que je ne sais pas comment on peut comprendre une chose pareille. Mais je me dis ceci : cet homme», dit-elle, «est un espion double. Il travaille pour nous, mais il travaille aussi pour les Allemands. Qu'est-ce qu'il n'y a pas comme propagande derrière ce qu'il raconte ? On ne peut pas croire ça.» Donc, ça c'était déjà fin 43, début 44, ce dont je vous parle. Alors, voyez-vous, savoir quelque chose... on n'a jamais... nous, on n'a jamais rien su d'exact, sauf cette histoire qu'on a voulu prendre pour pas vrai, parce qu'elle était trop énorme. Voilà ce que... que la guerre... ce qu'on a su pendant la guerre.

I. : Vous avez raconté que, au début de la guerre, que vous avez encore eu une correspondance entre votre famille et de la famille en Pologne.

Irène Rosenstein-Zmigrod : Non.

I. : Ça a duré pendant la guerre ou il n'y avait...

Irène Rosenstein-Zmigrod : Non.

I. : ... plus de nouvelles ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Nous avons eu très peu de correspondance suivie, si je puis dire. Nous avons... ma mère a gardé le contact avec sa belle-sœur... le frère dont j'avais parlé grâce auquel elle avait appris le français donc, avant la guerre 14-18 était malheureusement décédé de la grippe espagnole en 1918, donc au lendemain de la guerre 14-18. Sa femme ne s'est jamais remariée et lorsque nous sommes arrivés en Belgique, c'est la seule personne avec laquelle ma mère a gardé un certain contact. Et je ne sais plus si c'est en 1936 ou 37, cette dame est venue avec sa sœur en Belgique pour quelques jours de vacances... passer donc quelques jours chez nous et nous sommes toujours restés en contact. Evidemment, pendant la guerre, tout contact a été interrompu. Nous ne savions pas où elles étaient, ni ce qu'elles étaient devenues. Et ce n'est qu'après la guerre, que cette personne, cette tante enfin, si vous voulez, à moi... tante par alliance... nous a retrouvés et on a renoué avec elle. Elle est de nouveau revenue, je ne sais plus dire en quelle année [se racle la gorge] de Pologne en visite pour quelques jours avec un de ses fils... elle a trois fils. Et encore à l'heure actuelle, c'est un tel paradis en Pologne, que je lui envoie tous les deux mois un colis de vivres, des vêtements, de l'argent, pour qu'elle puisse arriver au bout de ses mois, parce que sinon elle n'y arriverait pas. Donc la Pologne n'est pas encore un paradis sur terre. Très loin pas. Mais c'est la seule personne avec laquelle nous soyons restés vraiment en contact.

I. : Alors, pour revenir au travail de l'AJB : les convocations qui ont été établies, ou plutôt distribuées par l'AJB...

Irène Rosenstein-Zmigrod : Oui.

I. : ... étaient donc vraiment pour un travail en Silésie, comme vous avez dit ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : C'est...

I. : ...ce qu'on savait. On savait pas plus ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Ecoutez, le... l'AJB était... comme je vous l'ai dit... se composait de diverses... comment dirais-je... de divers services : Section Enfants, Service Social, Interventions, etc. Il y avait la Section Colis, qui n'était pas au boulevard d'Anvers où était le siège

social, mais était au boulevard du Midi. Et colis, cela veut dire : c'étaient des colis qu'on faisait parvenir aux personnes qui étaient déjà à Malines et qui allaient bientôt partir, être déportées en Pologne. On avait obtenu du Secours d'Hiver l'obtention de colis de vivres mensuels en assez grandes quantités et qui servaient aussi bien pour les gens emprisonnés à Malines et comme on en recevait beaucoup plus que ce que Malines avait besoin, on les distribuait donc aux gens cachés également. Mais ce service a accepté et c'est cela la grosse, grosse... grosse erreur de l'AJB... de distribuer les convocations aux personnes qui devaient être déportées. Les Allemands s'étaient adressés aux administrations communales belges pour que les policiers distribuent les convocations. Et les Belges ont refusé. Ils ont dit : «Nous... la police n'est pas faite pour ça... nous ne collaborons pas avec vous pour faire ça. Non.» Bon ! L'administration communale, c'est quelque chose d'officiel, la Gestapo ne pouvait pas les punir de dire non. Si l'AJB avait dit "non, nous ne le faisons pas", on fermait toute l'AJB, les homes d'enfants... allaient disparaître, les maisons de vieillards allaient disparaître, le Service Interventions allait disparaître, le Service Social allait disparaître... Tout !

I. : C'était une menace réelle ? La fermeture ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : C'était une menace absolue ! Parce que [elle se racle la gorge] si nous ne faisons pas ce que les Allemands nous demandaient, demandaient ou nous obligeaient plutôt à faire, vous comprenez bien que contre nous ils avaient toutes sortes de... de méthodes de coercition. Pourquoi ne pas nous punir ? «Ah, vous ne voulez pas nous aider, vous ne voulez pas faire... les... les distribuer ? Ça va bien, plus d'AJB. Fini.» Et alors ? ! Et alors ? ! Et c'est... c'est... c'est cela, toute ma réflexion, c'est... ça aurait été très facile de ne pas créer l'AJB. Ça aurait été tellement plus reposant pour nous tous, qui pendant deux ans et demi, presque trois ans, avons couru du matin au soir, du soir au matin, avons couru des dangers, avons fait le possible et l'impossible pour cacher des gens, pour cacher des enfants, pour leur venir en aide par toutes les... possibilités du moment, d'aller dans une cachette nous-mêmes, bien peignards, ne rien foutre, ne pas avoir de responsabilité et ne rien faire. L'AJB pouvait ne pas naître. Il n'y avait pas d'obligation, je veux bien, mais l'obligation morale de finalement essayer et effectivement de sauver des centaines, et je dis bien des centaines, de vies humaines : enfants, vieillards, adoles... personnes adultes... de leur venir en aide et d'être finalement pour eux quelque chose où on peut venir discuter, où on peut venir demander un conseil, ou... quelque chose de juif qui existe. Et surtout tout le sauvetage ! Nous l'avons fait ! Nous l'avons accompli, jour après jour. L'erreur des déportations... des... des convocations portées est une grave erreur, mais ne peut pas recouvrir et ne peut surtout pas occulter

tout le reste du travail qui a été fait par tous les autres membres de l'AJB pendant deux ans et demi à trois ans.

I. : Vous avez dit tout à l'heure que une de... votre tâche était courir aux administrations communales pour pouvoir obtenir des cartes d'identité soi-disant perdues, des cartes de ravitaillement, le triple ce dont vous avez eu besoin...

Irène Rosenstein-Zmigrod : Les cartes de ravitaillement, cartes d'identité aussi.

I. : Alors, il fallait donc une bonne collaboration entre l'AJB et les administrations communales. Comment est-ce que vous êtes arrivée à établir un tel travail commun ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Simplement. Simplement parce que la plupart des employés communaux, les... les policiers et tous... tous ces gens étaient antiallemands, anti-boches comme on disait à l'époque, et si ils pouvaient leur faire un pied de nez, que ce soit pour des Juifs ou pour n'importe qui, ils en étaient heureux. Dans chaque administration, j'avais un, deux ou trois employés qui me recevaient à bras ouverts. Lorsque parfois je ne voulais pas les déranger parce que il y avait beaucoup de monde et je me faisais... je commençais à faire la file pour obtenir l'un ou l'autre document pour peu de personnes, ils venaient me chercher : «Nous avons de la mauvaise visite aujourd'hui ici... qu'est-ce que vous faites là ? Venez dans le bureau.» Pour que je ne me fasse pas remarquer, peut-être par des Allemands qui tournent et qui regardent qu'est-ce qu'on vient chercher comme document. Ils ont été tous admirables parce que c'étaient des résistants eux-mêmes, peut-être pas déclarés, peut-être pas actifs à 100%, mais heureux de pouvoir collaborer avec nous, Juifs, pour faire la nique aux Allemands. Et ça a été fait doucement, gentiment et avec une amitié absolue.

I. : Ils ne vous ont jamais posé des questions quant, par exemple, à vos cartes soi-disant perdues ? Les cartes d'identité...

Irène Rosenstein-Zmigrod : Oui. Ben, dans les commissariats de police, j'étais la demoiselle qui perd tous ses papiers. Je venais toujours leur demander les certificats... de m'établir des certificats de perte de carte d'identité, de carte de ravitaillement, etc. Alors, on m'appelait la... la... «Ah ! Voilà la demoiselle qui perd ses papiers.» C'était pas les miens, mais ça ne fait rien. C'était la blague qu'on faisait : la demoiselle qui perd ses papiers. Vous voyez le ton qu'on employait : «Allez, qu'est-ce que vous avez perdu aujourd'hui ? Racontez.»

I. : Alors, ils savaient donc bien.

Irène Rosenstein-Zmigrod : C'étaient... c'étaient des amis. Et j'obtenais tout... tout ce que je leur demandais, je l'obtenais. Que ce soit le commissariat, le ravitaillement, que ce soit la population... tout cela, ça marchait tout seul. Voilà.

I. : Les colis que vous envo... que vous avez envoyés à Malines, aussi bien que vous avez fait parvenir aux enfants... aux homes où il y avait des enfants cachés, chez des religieux ou autres, ou ailleurs... est-ce que vous vous en êtes occupée aussi ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Occupée ?

I. : Oui.

Irène Rosenstein-Zmigrod : Non ! C'était des colis que nous recevions absolument tout faits... du Secours d'Hiver. C'était madame Sorokine, Sophie Sorokine, qui était une des dames qui travaillaient avec nous, qui avait obtenu par ses relations personnelles... de... du directeur du Secours d'Hiver de pouvoir recevoir tous les mois un nombre x de colis, de vivres que le Secours d'Hiver distribuait, en dehors des Juifs bien entendu, aussi en grande quantité à tous les gens qui touchaient au... au CPAS... enfin, CPAS c'est maintenant... l'assistance publique... à l'époque recevait également des colis mensuels de vivres ainsi. Elle a obtenu donc de pouvoir mensuellement recevoir un nombre x de colis qui étaient soi-disant pour Malines. Le prétexte officiel, encore une fois, c'était Malines, le camp de Malines où on mettait tout le monde en attente d'être déportés en Pologne. Mais le surplus de ces colis servait pour les gens cachés qui... auxquels ce colis apportait vraiment une très grande aide. Ça, c'était... ça, c'est l'histoire des colis. Mais nous n'avions pas à les fabriquer, ils nous arrivaient déjà composés.

I. : Et comment les colis sont-ils arrivés là où l'enfant était caché sans qu'on le remarque ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Comment ils arrivaient chez les gens ?

I. : Oui.

Irène Rosenstein-Zmigrod : Eh bien... oui, d'abord nous avions nos propres clients auxquels nous allions distribuer les cartes de ravitaillement, l'argent du... de l'assistance publique que nous rece... recevions pour eux et le colis. Et il y avait ce dont j'ai parlé au début : les distributeurs. Hommes plus... plus... comment dirais-je... ayant une connotation politique et qui avaient leur groupe de protégés auxquels ils distribuaient également le colis, l'argent, le ravitaillement qu'ils

recevaient de nous. Tout cela, ils le recevaient chez nous, au Service Social. Donc vous voyez bien que tout cela se tenait et ça couvrait à peu près tous les besoins des gens cachés. Il y avait pas mal de distributeurs parce que chaque parti avait au moins... oh je sais pas moi... il y en a qui avait deux, trois, d'autres avaient quatre, cinq distributeurs... et ça couvrait finalement tout... tout Bruxelles. Et nous avions ce Service Colis également à Anvers... Oui, oui, ils arrivaient à Anvers également parce que à Anvers il y avait un comité local très actif, plus clandestin si vous voulez que l'AJB, mais qui existait et qui distribuait toutes ces choses à Anvers aussi. Je ne sais pas pour Liège et Charleroi, mais je suppose que oui. Parce que le Secours d'Hiver couvrait toute la Belgique.

I. : Vous avez dit que il y avait des cartothèques...

Irène Rosenstein-Zmigrod : Carte...

I. : Des cartothèques où les enfants qui étaient dans les homes étaient enregistrés. En fait, contrôlées ou...

Irène Rosenstein-Zmigrod : Oui.

I. : ... au contrôle de la Gestapo. Je suppose que pour les enfants cachés, il y avait aussi une espèce de cartothèque, en cachette ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Oui. Oui, c'était évidemment tout à fait différent. Pour les enfants des homes, il y avait une cartothèque... à la Gestapo qui était tenue exclusivement par la sœur de Marie Albert, qui était Fanny Albert, qui était la secrétaire de Freddy Blum, le directeur de la Section Enfance. Et qui était donc une employée de l'AJB. C'est elle qui allait lorsqu'il y avait un nouvel enfant qui rentrait au home. Quand il y avait un arrivage quelconque, elle allait mettre la fiche en place. Et, grâce à son travail, elle est arrivée à subtiliser l'une ou l'autre fiche lorsque des enfants ont quitté les homes comme ce que madame Blum nous a raconté lors de la réunion du 25 mars, qu'il y a des parents, de la famille qui sont revenus chercher des enfants, des neveux ou nièces, qui les ont voulus de retour, elle les... elle a enlevé cette fiche parce que les enfants n'étaient plus dans le home. C'était elle qui gardait... qui était la gardienne du fichier. Pour les enfants cachés, évidemment c'était tout à fait différent... il n'y avait pas de fichier, mais il y avait des carnets. Des carnets où il n'y avait pas moyen... [elle se racle la gorge] enfin, il y aurait eu moyen si ils avaient été tous l'un à côté de l'autre, mais ces carnets n'étaient même pas gardés à la même adresse justement pour empêcher quelqu'un de malveillant de retrouver la trace des enfants. Tout enfant caché avait un numéro. Disons que le numéro 5, c'était Elisabeth Klein qui était cachée. C'était son vrai nom, elle portait le numéro 5. Le numéro 5 dans une autre... un autre carnet était

chez monsieur et madame Van Peperbol. Donc 5 Van Peperbol... Le deux... troisième carnet, le numéro 5 venait de telle adresse à Saint-Gilles. Dans un quatrième carnet, le numéro 5 était à telle adresse à La Hulpe, chez Van Peperbol. Mais les Van Peperbol n'étaient plus repris. Mais vous voyez, vous pouviez suivre donc l'enfant à travers tous ces carnets qui étaient disséminés dans divers endroits afin de ne jamais pouvoir reconstituer l'ensemble des renseignements. Ça, c'était le fichier des enfants cachés... pas le fichier, les carnets pour les enfants cachés.

I. : Le fichier des enfants dans les homes était-il contrôlé par la Gestapo ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Est-ce qu'il...

I. : Était-il contrôlé par la Gestapo ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Je ne comprends pas.

I. : Le fichier...

Irène Rosenstein-Zmigrod : Oui.

I. : ... qui a été tenu par Fanny Albert... était-il contrôlé par la Gestapo ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Pff... Oui et non. [Elle se racle la gorge.] Il était à leur disposition. S'ils avaient voulu y jeter un coup d'œil, ils pouvaient y jeter un coup d'œil. C'était dans leur propres locaux, donc c'était à leur disposition. Mais bon, jamais ils n'ont dit : tiens, on voudrait bien en prendre dix et les déporter d'ici, etc. Ou tirer des fiches comme ça et dire : on... on déporte... Jamais ! Jamais quelque chose comme ça ne s'est produit. Le fichier était là, les Allemands étaient à côté et ils ont vécu comme ça, si je puis dire, jusqu'à la fin de la guerre. C'est-à-dire jusqu'au 25 août 1944 où ayant appris par des gens qui avaient de bonnes oreilles et placées aux bons endroits [elle se racle la gorge] que les Allemands étaient prêts à aller rafler tous les enfants dans les homes. En 24 heures, avec l'aide bien entendu de l'Œuvre Nationale de l'Enfance, nous sommes arrivés à vider tous les homes officiels, tous les homes de l'AJB et à cacher ces enfants-là, pour donc les derniers huit jours de la guerre. Nous ne savions pas que c'était les derniers huit jours, mais le 3 septembre ayant été libérés... du 25 août au 3 septembre, ça faisait à peu près huit jours où nous sommes arrivés à les soustraire aux Allemands. C'est-à-dire que l'histoire est encore plus amusante, si on veut. Il y a un Boche qui est arrivé au début du mois d'août de Berlin avec pour mission de liquider la question juive en Belgique. Ça suffisait comme ça. Alors il est allé... donc c'était un gestapiste... il est allé chez ses collègues et a dit : «Voilà, j'ai besoin

d'autant de camions pour liquider tous ceux qui sont dans les homes et finir les déportations les... les... les rafles», etc. Ça suffit comme ça, on termine. Les Allemands sont des hommes comme les autres : l'arrivée d'un superchef leur a fort déplu, heureusement pour nous, et ils ont commencé à lui mettre des bâtons dans les roues, en disant tout d'abord : «Ecoutez, pour des raisons agricoles, tous nos camions sont... sont en déplacement, nous ne pouvons rien mettre en ce moment à votre disposition et ensuite votre accréditif n'est pas très sérieux. Il faudrait que vous ayez un accréditif autrement valable que ceci. Nous ne vous reconnaissons pas comme notre chef, nous ne voyons pas pourquoi nous devons vous obéir.» Et le type a été obligé de faire, heureusement, demi-tour, retourner à Berlin et se chercher d'autres lettres l'accréditant dans la mission qu'il avait à accomplir en Belgique pour pouvoir finalement procéder à la liquidation des Juifs de Belgique. Lorsqu'il est arrivé, les camions soi-disant n'étaient pas encore revenus de province. Il a encore dû attendre je ne sais si c'est 24 ou 48 heures et lorsque finalement monsieur Burger... c'était son nom... s'est mis en route, il n'y avait plus un seul enfant dans les homes. Le home de Linkebeek a été vidé à 11 heures du soir. A 5 heures du matin, le lendemain matin, le camion était là. Il n'y avait déjà plus personne.

I. : Comment et quand est parti... vous êtes arrivés à obtenir ces nouvelles de ce danger ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Il y avait des espions partout. Il y avait des gens qui parlaient. Il y a des fuites heureusement toujours, il y en a actuellement, mais il y en a eu aussi pendant la guerre. Il y avait des gens qui étaient soi-disant des grands amis des Allemands, mais qui nous répétaient tout. Il ne faut pas oublier tout le travail admirable fait par les postiers. Pour toutes les dénonciations que les gens envoyaient pour leurs voisins, connaissances, amis ou ennemis, que les postiers ont mis de côté, ont détruit et que ces lettres ne sont jamais arrivées à destination. Ce fut un travail extraordinaire qu'ils ont fait. Comment peut-on expliquer cela ? Il y a eu de la résistance parmi les... les petits métiers, les petites gens, les... les... ceux auxquels on n'aurait jamais pensé, il y a eu un travail de sape admirable ! A tout point de vue. Alors, je... je ne sais pas si c'est le moment, mais je crois, de vous raconter... ce qui s'est passé à Anvers, au point de vue juif parce que comme d'habitude Anvers ne suivait pas tout à fait les règles de Bruxelles. Euh... A Anvers, il y avait un autre chef gestapiste pour la Question Juive qu'à Bruxelles. A Bruxelles, nous en avons eu deux : il y a eu monsieur Asche... Ascher [sic] et monsieur Erdmann, à Anvers il y avait monsieur Holm. Et un jour, monsieur Holm nous a fait savoir, à l'AJB, donc au Service Interventions de l'AJB, que il allait rafler des enfants seuls. Il n'a pas donné d'autres explications. Et que les enfants seuls, il estimait qu'ils ne devaient pas être déportés, ceux-là pouvaient rester et

aller dans les homes de l'AJB, alors si quelqu'un de Bruxelles voulait bien venir, parce que... une chose que j'ai oublié de dire auparavant, c'est que monsieur Holm, fin déjà 41 ou début 42, a déclaré Anvers "frei von Juden". Tous les Juifs d'Anvers ont dû aller s'installer dans le Limbourg de préférence, ailleurs s'ils en avaient la possibilité et donc, Anvers, officiellement... à leur domicile officiel... il n'y avait plus de Juifs. Mais il y avait toujours les Juifs cachés que on lui dénonçait malheureusement et qu'il continuait à rafler. Donc il nous a prévenus que il allait rafler les enfants seuls, des enfants seuls, et qu'il tenait à nous les rendre puisque l'AJB d'Anvers n'existait plus. La... la branche d'Anvers avait dû se liquider aussi. Alors, Hanna Kann du Service Interventions et moi-même nous nous sommes mises en route, en train, pour aller à Anvers. Or, les voies ferrées étaient terriblement bombardées par les Allemands [sic] bien entendu et il y avait entre Bruxelles et Anvers peut-être trois, quatre trains dans une journée. Nous sommes partis à la gare du Nord où il y avait un monde fou parce que bien entendu la navette entre Bruxelles et Anvers continuait toujours. Il y avait toujours des gens qui tra... des Bruxellois qui travaillaient à Anvers et des Anversoises qui travaillaient à Bruxelles. Un monde fou. Impossible de monter dans le train. Hanna Kann fréquentant régulièrement la Gestapo de Bruxelles, était libérée du port de l'étoile, parce que ces messieurs n'aimaient pas que des gens "étoilés" entrent à la Gestapo, mais moi j'avais mon étoile. Comment allons-nous entrer ? Comment allons-nous partir ? C'était... il y avait des gens sur les marchepieds... il y avait des gens entre les wagons, sur les boggies-là, les choses qui relient les wagons entre eux. C'était terrible ! Hanna Kann était une fille ravissante. Jeune et ravissante. Allemande. Parlant parfaitement allemand. Et nous nous sommes arrêtées devant le wagon des officiers allemands. Il y avait dans chaque train, une par... les... les premières classes réservées uniquement aux officiers allemands. Et ils se sont adressées à elle, en allemand : «Cherchez-vous une place ?» «Oui, il y en a pas», dit-elle, «et nous devons être à Anvers !» «Mais, entrez chez nous, Madame. Venez.» Pendant qu'elle parlait, j'ai arraché mon étoile et les messieurs les Boches nous ont hissées par la fenêtre, parce que il n'était même pas question d'entrer par la porte du wagon tellement c'était rempli même d'officiers allemands. On nous a fait place et nous avons fait le voyage en première classe, entourées de... d'officiers allemands. Ça c'était le départ. Arrivées à la gare d'Anvers, monsieur Holm soi-même nous attendait avec sa Citroën, un officier avec lui, un officier d'ordonnance avec lui, tout ça bien sûr en uniforme. Nous sommes montées dans la voiture, ils nous ont conduit au Kwartieramt, c'était le bureau allemand pour les choses civiles. Et là nous avons reçu un ticket de logement pour être hébergées pendant la nuit dans un hôtel. Ils nous ont conduites jusqu'à l'hôtel et puis ils ont dit : «Bon, maintenant vous ne bougez pas d'ici, vous nous attendez. Dès qu'on aura fini les rafles, on vous amène des... les... les enfants.» Vous dire

dans quel état moral on se trouvait à ce moment-là... On peut le comprendre. Et ils commençaient les rafles à la nuit tombée et pendant la nuit ils nous ont amené parfois quinze enfants, parfois dix-sept enfants, jusqu'à vingt enfants par nuit. Parce que nous avons fait ce sport-là, si je puis dire, à plusieurs reprises, Hanna Kann et moi. Et Hanna Kann avec Renée Goldstuck aussi. On a ramené ainsi d'Anvers une... je dirais une petite centaine d'enfants, une centaine d'enfants qui ont été raflés par la Gestapo dans leur cachette parce que ça, c'était les enfants cachés qu'on dénonçait soit dans un couvent soit dans un pensionnat ou ailleurs. Les braves dénonciateurs dénonçaient. L'AJB n'aurait pas existé, je pose la question, ces enfants n'étaient pas dans les homes où ils ont été sauvés, mais étaient déportés illico, sans état d'âme de la part de monsieur Holm. Je puis assurer de cela. Et madame Rechtman et monsieur Rik Szyffer. Nous en avons sauvé ainsi une bonne centaine. Ils sont venus dans les homes, il a fallu agrandir les homes, il a fallu en créer de nouveaux. Et nous l'avons chaque fois fait ! Et pour les vieilles personnes, au moment de la rafle des Belges, pour le XXII^e transport, c'est-à-dire le 3 septembre, la nuit du 3 au 4 septembre 1943, débarquement allemand en Italie, nous avons été obligés de créer de toutes pièces la maison de retraite de Scheut, 250 lits dans une maison vide, désaffectée, mais ayant heureusement de très grands locaux, que la Commune d'Anderlecht a mis à notre disposition. La Croix-Rouge et l'armée belge nous ont donné les lits, les couvertures, les matelas et tout ce qu'il fallait pour que cette maison soit viable et toute personne donc, comme je l'ai dit tout à l'heure, de plus de 65 ans, ne pouvant plus rentrer chez elle à la maison, empêchée par les Allemands de rentrer chez elle à la maison était mise d'office donc à Scheut où les premiers... pensionnaires, si je puis dire... ont été la baronne Lambert, sa fille madame May et le chevalier de Bauer qui ont été repris de Malines par monsieur Gottesmann, qui était aussi un monsieur qui s'occupait d'interventions sans appartenir à l'AJB, mais qui s'en occupait, qui est allé les chercher personnellement avec sa voiture à Malines parce qu'il a pu les libérer. C'était tous des personnes de plus de 65 ans. On leur a créé à Scheut trois chambres salon. Ils étaient très bien, mais ils étaient à Scheut. Ils n'étaient plus dans leur hôtel particulier de l'avenue Louise ou des environs de l'avenue Louise. Pour vous dire : si l'AJB avait dit "non, nous n'ouvrons pas, nous ne voulons pas collaborer", que seraient devenus ces 250 vieux, qui ont tous été sauvés ? ! Que seraient devenus les 110 pensionnaires de la rue de la Glacière, qui existait depuis avant la guerre ? ! La rue de la Glacière, aussi une maison de retraite. Que seraient devenus les 70 ou 80 de la rue Victor Rauter qui était une troisième maison de retraite ? ! Que seraient devenus ceux d'Anvers ? ! Il y avait une maison de retraite à Anvers. Tous déportés. Sans état d'âme de la part des Allemands ! Ils ont tous été sauvés. Et on se permet à l'heure actuelle de cracher sur nous, je n'admets pas ça !

I. : Vous avez dit tout à l'heure qu'il y avait des dénonciations, et il y en a eu beaucoup. Je crois que... je ne sais pas à partir de quand on a même été payé pour ça, toute manière...

Irène Rosenstein-Zmigrod : Payer les dénonciations ?

I. : ... dans d'autres pays... dans d'autres pays, on était payé pour des dénonciations, je ne sais pas si ça... c'était le cas en Belgique. Est-ce que les rafles ont eu lieu suite uniquement à des dénonciations ou les Allemands avaient aussi connaissance des fichiers, entre guillemets, des places où les enfants ou les jeunes adultes étaient cachés ? D'après vous, ils avaient connaissance de...

Irène Rosenstein-Zmigrod : Non, non. Les enfants qui ont été raflés, les enfants cachés d'Anvers et de sa périphérie ou de la co... de la province d'Anvers, ça c'était uniquement des dénonciations. Ça, c'était des dénonciations parce qu'il n'y avait... le fichier était le fichier comme je... c'est-à-dire les carnets tels que je vous les ai expliqués et où il y avait absolument pas moyen que cela tombe dans les mains des Allemands. C'est d'ailleurs pas tombé dans les mains des Allemands. Donc c'était de la dénonciation. Mais les dénonciations, il est fort possible qu'il y en ait eu des payantes, probablement. Parce que il y avait par exemple... il y avait des dénonciations qui étaient faites par des femmes qui devenaient les... les bonnes amies, enfin les maîtresses des... des Allemands, hein... des femmes qui... pour qui coucher avec quelqu'un... un homme... peu importe... du moment que ça rapporte. Et ça rapportait bien parce qu'on était bien nourries. Les Allemands avaient de quoi manger encore à l'époque. Et celles-là, il est possible qu'elles se soient fait payer par leur maître... par leur amant enfin, n'est-ce pas. Puisque elles avaient contribué à l'effort de guerre en dénonçant, elles avaient droit à une récompense, n'est-ce pas. Mais enfin, je ne crois pas que cela ait fait le... le gros des dénonciations. Le gros des dénonciations, c'était des petites haines, des petites inimitiés. Et puis... "tu as fait ceci" ou "ton chien a trop aboyé" ou ceci ou cela... vous savez comme il y a des haines entre voisins... entre gens... plus ou moins stupides... "je vais écrire chez les Allemands".

I. : Il y avait les déportations mais... même aujourd'hui quand on vient de Anvers sur Bruxelles, on passe à côté de Breendonk...

Irène Rosenstein-Zmigrod : C'était ?

I. : Breendonk. Quand est-ce que Breendonk a commencé, si j'ose dire, à fonctionner ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Quand ?

I. : Breendonk.

Irène Rosenstein-Zmigrod : Hein ?

I. : Quand est-ce que Breendonk a commencé à fonctionner ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Oh ! En 41. Tout de suite. Breendonk, c'était pas uniquement pour les Juifs. Pas du tout. Euh... le camp de Breendonk existait déjà en 41, puisque mon demi-frère, le fils donc de mon beau-père, celui dont j'ai parlé au début de mon interview, a été pris. Donc en 41 déjà les Allemands ont signifié aux Juifs qu'ils aimaient autant que les Juifs quittent la province d'Anvers et aillent s'installer dans la province du Limbourg. Ou ailleurs. Et donc les deux enfants de mon beau-père et leur mère sont venus à ce moment-là s'installer à Bruxelles. Et comme mon demi-frère donc s'était marié le 3 décembre 40... ou quarante... les dates ! je crois qu'il s'est marié en 40, le 3 décembre 1940, avec une jeune Anversoise, il devait gagner sa vie. A Anvers, c'était donc impossible, il est venu aussi s'installer à Bruxelles et il a voyagé... Donc, à ce moment-là, mon père lui a procuré... son propre père lui a procuré une collection de bijoux... de bijoux mais pas des vrais... enfin des... des... de fantaisie... bijoux de fantaisie... voilà le mot que je cherchais... et il voyageait avec cela, il gagnait sa vie avec cela. Un beau jour, sa mère, installée donc à Bruxelles, ailleurs que lui, a reçu une convocation pour le bureau des étrangers d'Anvers, parce qu'il y avait quelque chose qui administrativement n'était pas correct dans sa carte d'identité. Il a dit : «Bon, écoute, c'est pas la peine que toi tu y ailles. Comme moi je voyage, je ferai Anvers ce jour-là et en même temps j'entrerai à la maison communale et je ferai le nécessaire pour que ils changent ce qu'ils veulent changer.» Ce qu'il a fait. Arrivé à Anvers, il est allé à la maison communale, donc au bureau des étrangers d'Anvers, les portes ont été fermées quand la file était assez longue et tous ceux qui étaient à l'intérieur, pas les femmes mais les hommes, ont été envoyés à Breendonk. Sans autre forme de procès. Tous les Juifs, bien entendu. Les... les autres non, sauf si quelque chose ne leur plaisait pas chez les autres aussi. Mais donc tout ce qui était juif a été envoyé à Breendonk. Alors, bien entendu, il s'est retrouvé à Breendonk sans aucune raison. Il n'était pas résistant, il n'était rien, m'enfin... Et donc Breendonk déjà à cette époque-là... ça c'était janvier 1941... existait déjà. Il n'y a rien eu à faire pour le faire libérer. Il n'y a pas eu d'accusation, il n'y a pas eu de procès. Il n'y a rien eu. Il était à Breendonk, il est resté à Breendonk. Et au bout de neuf mois, c'est-à-dire au mois de septembre 41, on a simplement reçu une lettre de l'administration pénitentiaire nous informant que Richard Zylberstejn "ist plötzlich gestorben", est mort brusquement. Après cela, il y a eu une commission de la Croix-Rouge de Belgique qui a pu aller visiter Breendonk et il y a eu un rapport officiel, présenté à von Falkenstein [sic], assez sévère. Et à ce moment-là, les Juifs arrêtés sans raison et

qui étaient toujours à Breendonk, ont été relâchés... un groupe relativement important. Et c'est ainsi par eux que nous avons appris que Richard avait été trouvé dans la cave à charbon du fort de Breendonk, pendu, mais les mains liés derrière le dos. Ce qui veut dire qu'il ne s'est pas suicidé, comme les Allemands ont essayé de nous faire croire, mais qu'il avait été tué. Nous avons pu prendre possession du cercueil qui était fermé par les Allemands, soudé, et sans au... sans permission de l'ouvrir avant de l'inhumer au cimetière d'Ixelles, qui était le cimetière désigné pour ce genre de disparition. Donc, on a reçu le cercueil, on a pu faire si vous voulez un enterrement et l'inhumation au cimetière d'Ixelles sans que plus jamais nous ayons pu voir Richard, même mort. Ça c'était le... ce qu'est devenu le fils donc de mon beau-père. Sa fille et le mari de celle-ci sont arrivés, heureusement, à se cacher en province, à Maransart, dans le Brabant Wallon comme on dit maintenant, mais enfin c'était dans les environs de Bruxelles. Ils se sont cachés. Bien entendu, le père les a aidés tant qu'il a pu, tant que c'était encore faisable, etc. Et ils en sont sortis tous les deux bien vivants de la guerre. Mais c'est pour... pour vous dire donc les destinées des uns et des autres. Voilà l'histoire enfin de Breendonk. Et qu'est-ce que j'ai encore à vous raconter ?

I. : Oui, justement quant à Breendonk, j'aurais... j'aurais quand même encore une question : il y avait des déportations, mais y avait aussi des Juifs qui sont arrivés à Breendonk.

Irène Rosenstein-Zmigrod : Oui.

I. : Quelle était la raison ? Normalement...

Irène Rosenstein-Zmigrod : Euh... Résistance. Pour faits de Résistance, si vous voulez. Mais au moment donc en 41, y avait pas encore de Résistance. C'était pas encore organisé, ça ne s'est organisé que par après. Donc c'était simplement des gens qu'ils trouvaient comme cela... bon, Paul Lévy, le président du... des Amis de Breendonk donc... des Anciens de Breendonk a... lui a été pris parce que journaliste, il n'écrivait pas dans la ligne voulue par les Allemands. Il... il écrivait quand même à sa façon qui ne leur plaisait pas, c'est, je suppose, pour cela qu'il a été arrêté. Mais monsieur Seidenschneuer[?], qui lui est venu nous raconter donc ce qui s'était passé avec Richard, avait aussi été pris ainsi un jour à la rue et voilà ! On mettait à Breendonk... le 21 juillet, fête nationale belge, il était interdit de fêter ce jour, il était interdit de mettre des drapeaux belges aux fenêtres évidemment... mais des étudiants de l'ULB n'ont rien trouvé de mieux que d'arborer des petites cocardes tricolores et de se promener en pleine rue Neuve en chantant la Brabançonne... jusqu'au jour où ils sont tombés... enfin jusqu'au moment où ils sont tombés sur une patrouille allemande qui les a tous embarqués et envoyés à Breendonk

! Voilà pourquoi on finissait à Breendonk. Si il y avait des Juifs parmi eux, tant mieux pour les Allemands. C'est tout. Voilà les... les raisons pour lesquelles on pouvait a... arrêter quelqu'un pendant la guerre. Bon, ils ne restaient pas longtemps en général, les étudiants, au bout de quinze jours, on les relâchait. Mais je vous assure que ces quinze jours, si vous leur en parlez encore maintenant, ils s'en souviennent. Le fort de Breendonk servait... ils travaillaient là-bas, ils étaient en train d'épierrer tout... tout le champ... sans absolument être nourris pratiquement. C'était dix fois pire qu'à Malines, la nourriture à Breendonk. Et sa femme et sa sœur ont apporté à plusieurs reprises des colis à Richard pendant qu'il était à Breendonk : il ne les a jamais reçus. On les acceptait à la garde, à l'entrée du fort, on allait les lui... le lui remettre. Jamais on n'a pu rendre visite à Richard, ce qu'on pouvait faire à Malines. De temps à autre, on recevait l'autorisation de rendre visite à Untel ou Untel avant qu'il ne soit parti avec le transport. Combien de fois je n'ai pas été à des visites à Malines. Et pour vous dire, pour les homes d'enfants, pour en revenir à cela : en 1943, c'était... les... les Allemands avaient raflé... avaient enfin à Malines un groupe de bébés, des petits de moins de 3 ans. Ils nous ont téléphoné et ont dit : «Ecoutez, tous ces gosses sont sales et malades. On ne tient pas du tout à les garder ici jusqu'au transport parce que finalement le... le camp tout entier sera pourri de vermine à cause d'eux...», prétexte, «Venez les chercher.» Et Marie Albert et moi-même, habillées en infirmières de la Croix-Rouge, chacune à la tête d'une ambulance, nous sommes allées chercher un grand groupe de petits ainsi. Certains on avait dans les bras, d'autres on les a... on a pu les déposer sur des petits brancards, etc. Et il a fallu créer encore une fois, du jour au lendemain, une maison pouponnière pour accueillir des bébés ! Ni à Wezembeek, ni à Linkebeek, il n'y avait de la place pour des tout petits comme ça. Il a fallu créer de toutes pièces Baron de Castro et Victor Allard. D'abord Victor Allard. Et là, on n'avait pas le personnel, on n'avait personne. Alors pendant huit jours, Luce Polak, notre chef de service au Service Social et moi-même avons logé matelas par terre, pour pendant huit jours nous occuper de ces bébés. Heureusement, on a eu assez rapidement une cuisinière qui a fait à manger pour tout ce petit monde. Mais pour les soigner, pour s'en occuper nuit et jour, nous étions à nous deux pendant huit jours pour ces enfants. Qu'est-ce qu'ils avaient ? Ils avaient la gale, quand nous sommes allés les chercher. Alors, messieurs les Allemands n'ont rien trouvé de mieux pour les... les bander que du papier de WC. Et tous ces gosses étaient remplis de bandelettes de papier WC de la tête aux pieds pour que la gale ne s'étende au camp de Malines. Nous n'aurions pas été là, je pose encore une fois la question, avec ou sans gale, ils seraient partis en déportation. Ou bien une balle bien placée. Vous croyez que les Allemands auraient hésité ? Voilà à quoi a servi l'AJB. Et voilà pourquoi encore et toujours, je dis que je suis fière et heureuse d'avoir travaillé à l'AJB et d'avoir pu, par mon action, par mon activité, aider à sauver des

centaines de vies humaines. Depuis tout petit jusqu'à assez vieux. On ne me fera pas changer d'avis !

I. : Les derniers... les dernières semaines...

Irène Rosenstein-Zmigrod : Les dernières...

I. : Les dernières semaines avant la Libération...

Irène Rosenstein-Zmigrod : Oui.

I. : Là, où il y avait, avant les rafles, je dirais, sauvages...

Irène Rosenstein-Zmigrod : Oui.

I. : C'était donc, je suppose, particulièrement dur pour les gens qui travaillaient au Service Social ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : A l'AJB ?

I. : Oui.

Irène Rosenstein-Zmigrod : Ecoutez, euh... non.

I. : Vous vous sentiez vous-mêmes en danger ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Pas encore. Nous avons... nous, nous avons déposé la clef sous le paillason donc après avoir vidé les homes, mais jusque là nous avons travaillé. Et les dernières semaines ont été particulièrement... occupées, si je puis dire, parce que on sentait la fin venir. Les gens haut placés en savaient plus que nous et nous avons reçu d'Amérique le double de l'argent, pas pour un mois mais pour deux mois, à distribuer. Avec recommandation de le distribuer en une fois afin de ne pas devoir faire cette distribution à un moment où ça aurait été peut-être trop dangereux pour nous-mêmes. Alors, nous avons dû préparer tout cela en double, l'argent, les colis... on a obtenu du Secours d'Hiver les colis en double également, les cartes de ravitaillement... les timbres de ravitaillement, non. Mais enfin bon, on a dit : ils ont l'argent, l'un compensera l'autre. Et donc nous avons passé les derniers jours, les dernières semaines à distribuer tout cela au plus vite. Et au mieux, quoi. Puis, il a fallu liquider les homes, ce que nous avons fait en 24 heures. Et c'est à ce moment-là que nous avons dit : fini l'AJB, il n'y a plus d'AJB, nous nous cachons tous, nous aussi. Et nous finissons... on verra bien dans huit jours ce qu'il en est. Et nous nous sommes effectivement éparpillés chacun dans sa cachette, plus ou moins bonne ou mauvaise. Et à ce moment-là, les Allemands n'ont plus du tout pensé aux Juifs. Ils ont pensé à fuir eux-

mêmes le plus loin possible et qu'on ne les reconnaisse pas ni comme Allemands, ni comme soldats, ni comme gestapistes. Ils ont évacué la Belgique le plus rapidement possible.

I. : Avant de les laisser partir, les Allemands, je voudrais bien vous demander comment vous avez trouvé en toute vitesse autant de cachettes pour les enfants dans les homes.

Irène Rosenstein-Zmigrod : Com... comment ?

I. : ... vous avez trouvé autant de cachettes pour les enfants des homes ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Œuvre Nationale de l'Enfance. Par l'Œuvre Nationale de l'Enfance. C'est madame Nevejan qui en a trouvé la plupart. Madame Benzen et son père ont trouvé chez les paysans autour de Lasne, chez les habitants... c'était le home qui était à Lasne. C'était le home d'Anvers qui, dans son ensemble, a dû, à un moment donné, déménager d'Anvers. Ils n'ont même pas toléré que le... le... l'orphelinat officiel d'Anvers reste à Anvers. Ça dérangeait monsieur Holm. Alors il a fallu ouvrir Lasne pour pouvoir mettre les enfants du home d'Anvers et c'était monsieur et madame Benzen qui en étaient les administrateurs, avec comme direction monsieur et madame Rothschild qui étaient les Anversoises. Et madame Benzen et son père sont des natifs de Lasne en quelque sorte. Ils ont toujours habité là. Monsieur Ben... monsieur Bourguignon, le père de madame Benzen, était garagiste et connaissaient la moitié de Lasne, ce qui fait que eux, pour Lasne, sont arrivés à cacher le home dans les environs immédiats. A Aisne-en-Refail, je crois que monsieur Horowitz a aussi pour ses enfants trouvé lui-même certaines cachettes. Mais le gros... le gros de la troupe, c'est l'Œuvre Nationale de l'Enfance qui l'a caché.

I. : Et quant à vous, pour ne pas oublier vos parents, où êtes-vous cachés ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Les enfants ?

I. : Non, vous. Quant à vous.

Irène Rosenstein-Zmigrod : Oh ! Ça c'était aussi une belle blague si j'ose dire. Euh... nous avons trouvé par une voisine qui était une grande résistante que... mademoiselle... qui était la propriétaire d'une maison au rez-de-chaussée de laquelle il y avait un magasin de chaussures FF... avant la guerre, c'était une grande firme de chaussures, comme Bata maintenant, c'était FF, les chaussures. La propriétaire de cette maison était une vieille demoiselle de 90 ans, qui habitait avec sa servante de 80 ans. Et comme le magasin était ouvert

la journée, les gens qui le tenaient n'habitaient pas du tout dans la maison, donc une fois 6 heures du soir, dans la maison il n'y avait plus que mademoiselle et Mathilde, la servante. Et que elle serait certainement d'accord de nous louer quelque chose pour que nous puissions nous cacher chez elle. Effectivement, mademoiselle nous a accueillis à bras ouverts. Il y avait donc au second étage... elle, elle habitait au premier... au second étage, il y avait deux chambres à coucher complètement équipées, installées, etc., et donc nous avons pu nous installer chez elle. Mais ce qui était très drôle et je ne sais pas pourquoi, mais nous ne sommes pas restés là la journée. La journée, on rentrait chez nous à la maison. Cette sottise de partir quand il faisait noir vers les 10 heures du soir, c'était juste vis-à-vis de notre propre habitation. On habitait rue Van Oost au 58... ça, ça devait être au 47 ou au... au 51. Donc vous voyez, on traversait la rue tard le soir et tôt le matin, persuadés que bien entendu personne le sait. Qui regarde dans la rue à 10 heures du soir ou à 5 heures du matin ? La rue entière était au courant ! Après la guerre, parce que la guerre s'est terminée pendant que nous faisions la... nos "promenades", tout le monde nous a dit : « Mon dieu ! Quelle chance vous avez eue de pouvoir échapper, pour... de cette façon... pourquoi vous alliez... pourquoi vous ne restiez pas chez mademoiselle ? » On ne restait pas.

I. : Et en fait, ce petit déménagement... déménagement journalier, c'était donc quand même dangereux ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Mais c'était dangereux ! C'était dangereux. Je... je ne sais pas ! Bon, nous ne pouvions pas faire amener là-bas... il y avait deux chambres à coucher, il n'y avait pas de... de partie possible pour faire à manger pour nous-mêmes. Et il n'était pas question que mademoiselle ou Mathilde, à leurs âges respectifs, commencent à faire la cuisine tous les jours pour nous. Mais se cacher pour la nuit, oui. Voilà. Ça c'était notre cachette. Et le premier drapeau belge qui a été accroché finalement à un balcon à la rue Van Oost, ce fut celui de mademoiselle. « Ils sont partis. Moi, je vous dis qu'ils sont partis ! » Et elle a mis le drapeau belge, alors qu'il y avait encore des Allemands qui défilaient en bas, mais dans un tel état qu'ils n'étaient vraiment plus très dangereux. Elle a accroché son drapeau le 2 septembre.

I. : La Libération, comment vous avez vécu... ce moment ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Ah je me suis saoulée [rire]... Aussi simple que cela [rire]. Non, on a... d'abord, je n'ai rien compris. On était hors du temps, on ne pouvait pas imaginer, je crois, un jour qu'on serait finalement sans les Allemands. On était tellement là-dedans, que le 3 septembre, j'ai décidé d'aller voir au bureau si il n'y avait pas quelqu'un qui venait. Si il n'y avait pas quand même quelqu'un qui bougeait parce

que ne pas avoir de contacts avec les autres, ça me pesait. Et allégrement, je suis sortie de la maison, tôt le matin, et je me suis mise à l'arrêt du tram. Et il y a rien qui s'est passé, y avait pas de tram ce jour-là, le 3 septembre 44. Et un monsieur, un Juif, qui revenait de quelque part, vient vers moi et me demande : «Qu'est-ce que vous attendez là ?» Je dis : «J'attends le tram, il n'a pas l'air de rouler.» «Vous ne savez pas que c'est la fin de la guerre ?» «Oui.» «Mais vous n'écoutez pas la radio ?» «Oui, un petit peu mais...» Enfin, comme nous ne sommes pas chez nous, nous étions ce jour-là, même pendant la journée, chez mademoiselle, parce que le magasin n'avait pas ouvert en bas. Je dis : «Oui, mais enfin...» «Mais c'est fini ! Les Allemands sont partis ! Nous sommes libres ! Rentrez chez vous à la maison ! Allez fêter ça !» Et c'est comme ça que j'ai su que c'était la fin de la guerre. Je suis d'abord allée chez mes amis les plus proches. Et puis, ces... les amis qui ont en réalité sauvé toute notre fortune, parce que tout ce que papa avait pu mettre de côté et que le liquidateur boche n'a pas vu donc est allé chez ces personnes, chez la famille Verbeylen[?], qui avait une maison à la limite de Schaerbeek et d'Evere. Et le papa a enterré la boîte contenant beaucoup de choses qui nous appartenaient en dessous de son poulailler. Il avait un joli poulailler bien construit avec des poules dedans que de temps à autre il mangeait et que nous allions manger [rire] avec eux aussi de temps à autre. Et, en dessous de ce poulailler, il avait enfoui les deux boîtes qui contenaient notre fortune. Et le jour de la Libération : «Vous venez avec votre papa et je rends tout, tout de suite. C'est fini la guerre, c'est à vous !» Nous avons donc eu une très grande chance d'être tombés sur d'honnêtes gens parce que chez tout le monde ce n'est pas comme ça que cela s'est passé. Malheureusement. Mais nous avons eu à ce point de vue beaucoup de chance. Puis, je leur ai rendu visite, puis j'ai rendu visite à d'autres gens... avec tout un chacun il a fallu trinquer parce que c'était la fin de la guerre et, mon dieu ! il faut boire à la fin de la guerre. Chez chacun c'était autre chose qu'on buvait. Le soir, je suis rentrée à la maison en chantant. C'était ma Libération. Le 3 septembre 1944.

I. : Pour la Belgique, la guerre était donc terminée, mais elle ne l'était pas en fait.

Irène Rosenstein-Zmigrod : Elle n'était pas encore libérée, non.

I. : C'était la Libération...

Irène Rosenstein-Zmigrod : D'une partie du pays.

I. : Voilà. Et pour vous le lendemain, vous avez pu reprendre votre travail ou ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Nous sommes allés au bureau.

I. : Comment le quotidien s'est réinstallé ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : C'est-à-dire, on a essayé d'aller au bureau le 4 ou le 5 septembre, je ne sais plus. On a essayé d'aller au bureau, donc nous sommes allés au boulevard d'Anvers avec des camarades que j'ai rencontrés, ou on s'est téléphoné, je ne sais plus, mais enfin on était à plusieurs à arriver ensemble devant le 36 boulevard d'Anvers. Et là, nous nous sommes heurtés à un bonhomme, un Juif, avec un fusil plus grand que lui... parce que le type était petit et le fusil était très grand justement... et qui l'a pointé sur nous : «Allez-vous-en, vous n'avez rien à foutre ici.» «Monsieur, c'est notre bureau, nous l'avons quitté le 3 ou le 2, nous avons nos papiers, nous avons des documents nous devons pouvoir...» «Allez-vous-en ou je tire.» C'était la "Résistance", j'appelle ça la "Résistance" avec des guillemets, qui gardait les locaux juifs, afin qu'ils ne soient pas démolis ou je ne sais pas enfin pourquoi on gardait cela. Il a fallu attendre plusieurs jours... je suppose des pourparlers de la part des autorités supérieures... pour arriver à récupérer le local et pouvoir le vider et surtout le vider de toutes les cartes de ravitaillement et d'identité que nous avions cachées dans la cheminée de notre bureau, parce qu'il fallait bien mettre cela quelque part puisqu'on avait besoin de tous ces documents tous les mois. Donc nous devons les avoir là, à portée de main, et nous les avons très bien camouflés dans la cheminée. Alors nous avons absolument repris tout cela et un certain temps après nous n'avons plus retravaillé au boulevard d'Anvers. Nous avons, après un certain temps, reçu le local de l'ancien Foyer Israélite, qui était situé au 33 rue de la Caserne, qui était un très beau bâtiment, parce qu'il avait été construit, refait entièrement par les Juifs dans les années 30 et que les Allemands ayant trouvé fort à leur goût en avait fait la Deutsche Bibliothek. Donc ils l'avaient soigné également. Donc nous avons reçu à notre disposition ce local, qui était en fait le nôtre, puisque c'était la propriété d'une association juive, le Foyer Israélite... pour y rouvrir des bureaux donc au 33 rue de la Caserne, dans des très beaux locaux, propres, bien aménagés, etc., pour un certain temps. Et puis, par après, comme c'est devenu trop petit, parce que ce n'est pas tellement grand comme immeuble, on nous a transférés à la rue Gaucheret, ce qui était beaucoup moins drôle. Une vieille, vieille, vieille bâtisse où il y avait eu des... des confectionneurs ou quelque chose comme ça, mais c'était indispensable parce que vu le nombre de gens que nous devions recevoir à ce moment-là pour leur venir en aide... D'abord, il y a eu tous ceux... un petit millier... qui avaient été libérés de Malines... le tout dernier transport de Malines n'est pas parti. Les gens se sont libérés d'eux-mêmes en quelque sorte. C'est-à-dire il y a un groupe de personnes qui sont partis de Bruxelles pour ouvrir le camp de Malines. Les Allemands étaient partis avant, un ou deux jours avant, en s'enfuyant, mais en les enfermant. Alors, c'est Bruxelles, et je pense

Anvers, qui sont allés libérer les Malinois, qui sont revenus chez eux, n'ont rien trouvé, les maisons ont été vidées entre-temps par les Allemands... ou étaient sous séquestre ou étaient sous scellés, je ne sais pas. Donc il fallait aider ces personnes-là, il fallait aider toutes ces personnes qui sortaient de leur cachette, qui revenaient, qui n'avaient plus d'autre domicile. Les aider à retrouver des domiciles. Il fallait créer des dossiers pour qu'ils puissent obtenir des réparations, avoir ne fût-ce que quelques meubles. Ces gens n'étaient pas capables d'aller habiter quelque part, ils n'avaient absolument plus rien. Ouf ! Je voudrais un petit peu de repos. [Elle regarde du côté de la cabine technique. Silence.]

I. : Je ne sais pas si le message est arrivé... [Silence.]

Irène Rosenstein-Zmigrod : Il n'y a rien de rouge là ?

I. : Non.

Irène Rosenstein-Zmigrod : Il ne suit pas. [Silence.] Bon, vous avez encore quelque chose à poser comme question ?

I. : Oui, justement le lendemain de la Libération, comme vous venez...

Irène Rosenstein-Zmigrod : Comment ?

I. : Le lendemain de la Libération... vous avez dit qu'il y avait des gens qui revenaient de Malines, il y avait des enfants et des adultes cachés qui sortaient de leur cachette, il fallait les aider...

Irène Rosenstein-Zmigrod : Oui.

I. : C'est-à-dire, vous, vous avez eu beaucoup de travail par après... est-ce que il y avait un soutien de la part du CDJ ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Euh... C'est-à-dire... soutien... c'est tout à fait différent. Après la... tout de suite après la guerre, nous avons créé une Section Enfance, et là, il y a... il y a eu donc comme toujours le Service Social, qui était une unité pour l'aide matérielle et morale pour les gens donc qui revenaient soit de déportation, soit de cachette, soit de Malines. Ça c'était le Service Social aux adultes. A côté de cela, il y a eu la Section Enfance qui elle était située au boulevard du Midi au 56, je crois, boulevard... non, ce n'était pas cinquante... enfin c'était au boulevard du Midi dans une tout autre... dans un tout autre immeuble que le reste du Service Social et du Service Juridique, etc., etc., et où nous avons, aussi bien madame Jospa, madame Geulen, madame Sterno, madame Solange, Claire et tant d'autres, que moi-même... parce que j'ai travaillé après la guerre avec elles, dans le même bureau

qu'elles, du matin jusqu'au soir... nous avons sorti les enfants d'où ils étaient, fait les enquêtes auprès des familles pour voir si elles étaient en état de les recevoir, dans quelles conditions, comment c'était possible. Si il y avait papa et maman, mon dieu !, on était, je dirais, à la limite un peu moins regardant. Mais si ce n'était que des oncles et des tantes, on était un peu plus regardant. On leur demandait de se refaire un petit peu eux-mêmes une santé et une santé financière avant de reprendre les enfants, puisque ils étaient dans des homes ou encore chez des gens qui ne demandaient pas mieux que de les garder un certain temps. Et alors, bon, il y a des maisons qui se sont fermées, des maisons non juives qui se sont fermées au lendemain de la guerre, parce que ayant des subsides uniquement provenant de la guerre en quelque sorte, enfin subsidiées parce que créées pendant la guerre, ils ont dû fermer leur... établissement, parce que n'ayant plus aucun subside. Là, il fallait qu'on reprenne les enfants d'office. Ça représentait un très grand travail et aussi un travail très astreignant, très désagréable, lorsqu'il n'y avait plus de papa et maman, mais qu'il n'y avait que des tantes et des oncles. Ou quand il y a eu finalement un comité pieux, juif pieux, qui s'est mis en guerre de reprendre les enfants de chez les familles non juives afin que, Dieu nous protège !, aucun enfant juif ne reste dans des mains non juives, si la guerre ne les y oblige pas ! Et là, on est arrivé à des catastrophes humaines qu'on ne peut pas imaginer. Véritablement des drames humains inadmissibles et que la religion a couverts.

I. : Pour la mémoire, pourriez-vous en raconter... vous en raconter une ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Je peux ! Il y avait la petite Hélène Szpilman par exemple. Hélène Szpilman, qui avait trois ans pendant la guerre, qui a été recueillie par un couple qui ne pouvait pas avoir d'enfants. Hélène Szpilman, qui était un oiseau pour le chat. Ces gens l'ont prise pour qu'elle ne meure pas, seule et sans soins. Ils en ont fait une jolie petite fille florissante, aimante, bien portante, un enfant comme tous les autres. Ils l'ont sortie du néant, ils l'ont adorée pour faire ça. Parce que sans amour, vous n'arrivez pas à des résultats pareils. Des gens simples, gentils. Le monsieur était opérateur dans un grand cinéma de Bruxelles, il projetait les films, gagnait bien sa vie. Une tante et un oncle se sont retrouvés à Bruxelles, ils avaient été cachés je ne sais pas où, ils sont revenus, malheureusement, si je puis dire. Ils sont revenus et ils ont dit qu'ils veulent leur petite nièce de retour. Eux-mêmes à la tête de deux ou trois enfants comme des pieux, bien entendu, ayant déjà à charge la sœur aînée d'Hélène, n'ayant ni de la place, ni de l'argent, ni de l'amour pour Hélène. Nous avons dit : «Non. Vous n'êtes pas ni en état moral, ni en état physique, ni en état financier de prendre en charge cette enfant, qui malgré tout est une enfant fragile et débile. Nous ne donnons pas l'autorisation qu'Hélène

revienne chez vous.» Ils ont fait un procès. Devant la justice belge pour récupérer cette enfant. Et à ce moment-là, la femme a pris Hélène et est partie avec elle, donc la mère adoptive est partie avec elle quelque part chez la famille en province. Et quand l'assistante sociale de la Justice est venue voir pour faire l'enquête, il n'y avait personne. Bien sûr que cela a été mal interprété par la Justice : c'était un rapt dans le sens strict du mot. Nous étions d'accord si vous voulez, on a dit : bravo. Mais pour la justice, c'était un rapt. Et bien entendu, le jugement a été prononcé contre les parents adoptifs. On est venu chercher monsieur, on l'a mis en prison. Il a perdu sa place tout de suite parce que le cinéma ne tolérait pas d'avoir un homme avec un casier judiciaire, peu les importait de quoi il s'agissait. L'homme a perdu sa place. Ils ont rendu l'enfant qui n'est pas resté un mois chez la tante et l'oncle ! Ils l'ont expédié en Amérique chez d'illustres inconnus parce qu'il n'y avait aucune famille en Amérique et nous supposons, nous ne pouvons pas évidemment le prouver, mais nous supposons qu'ils se sont fait payer pour cette adoption américaine. Et plus jamais ces gens n'ont revu Hélène. Quand on a eu à faire à des cas pareils, on a commencé à douter sérieusement de l'humanité déjà. Nous avons eu un autre cas par contre différent où nous étions désaccord que l'enfant quitte, c'est-à-dire une vieille demoiselle très catholique très pieuse, pilier d'église, avait recueilli quelques enfants juifs, avec l'aide de son curé à Schaerbeek, rue de la Poste. La plupart de ces enfants, les parents ne sont pas revenus. Un des gamins, Henri [Elias], s'appelait-il... un oncle qui habitait l'Algérie à l'époque l'a retrouvé et a dit : «Je veux Henri. C'est le fils de mon frère. Moi j'ai une bonne situation, j'ai tout ce qu'il faut pour assurer son avenir. Je veux Henri, c'est mon enfant comme les miens, je le prends.» Non, rien à faire, mademoiselle Henrard n'a pas voulu rendre Henri, il n'en était pas question, il était devenu son fils, il était devenu le fils de l'Eglise, il allait être curé et elle n'entendait pas le rendre, il n'était... il ne faisait plus partie de la religion juive. Alors là, c'est nous qui avons fait non pas un procès, mais une plainte quand même en rapt... en retenue d'enfant mineur. Nous avons fait un assaut... fait faire par la police l'assaut de la maison des deux côtés, côté jardin, côté rue. La police a finalement kidnappé Henri avec nous dans la rue d'à côté et l'oncle et la tante ont eu ainsi Henri. Il est parti avec son oncle et sa tante qui étaient ici et qui attendaient leur neveu en Algérie, il est devenu quelque chose de parfait. Il a vraiment une très belle vie parce que ce sont des gens qui ont bien les moyens, il est devenu quelque chose de très bien, et voilà. Donc, c'est vous dire : nous n'étions ni pour les uns, ni contre les autres, mais le bien-être et le bonheur des enfants là où il pouvait avoir lieu. C'est tout. Et c'était beaucoup de travail aussi ! [Rire.]

I. : J'espère que pas toutes les histoires étaient aussi spectaculaires.

Irène Rosenstein-Zmigrod : Que cette histoire ?

I. : Pas toutes les histoires étaient aussi spectaculaires.

Irène Rosenstein-Zmigrod : Non, non.

I. : Mais par contre, quand je pense... c'était très difficile dans tous les cas... difficile... parfois si il y avait des parents qui revenaient, étant marqués de leur vécu, si il n'y avait plus de parents qui revenaient et l'enfant attendait peut-être à ce que les parents reviennent. J'imagine que c'était des mois... des semaines et des mois très durs.

Irène Rosenstein-Zmigrod : Très durs. Très durs.

I. : Peut-être plus durs que pendant...

Irène Rosenstein-Zmigrod : ... que pendant la guerre.

I. : ... pendant la guerre.

Irène Rosenstein-Zmigrod : Pendant la guerre, c'était le train-train. On vivait comme tout le monde, si on veut, à attendre que les Boches s'en aillent, mais là tout d'un coup... beaucoup, si pas la plupart des enfants, soit cachés, soit des homes, ont compris que leurs parents ne reviendraient jamais... Ils n'étaient pas des enfants abandonnés, mais du jour au lendemain ils devenaient des orphelins, ce à quoi ils se sont toujours... ils s'étaient toujours refusés d'admettre... et encore maintenant quand vous parlez à des hommes et des femmes de 55 et 60 ans : «Non, je n'ai pas été orphelin ! J'ai été enfant de home ! J'ai été mis à l'abri. Je n'ai pas été orphelin !» Voyez-vous ? Mais ça a été très dur, parce qu'il y a eu une chute de moral, de... de croyance en un meilleur avenir de la part des enfants. Quelle allait être leur vie ? A ce moment-là, ils ont réalisé qu'ils étaient seuls au monde. S'il n'y avait pas le home, s'il n'y avait pas l'AIVG, parce que à ce moment-là on s'appelait déjà AIVG, Aide aux Israélites Victimes de la Guerre, il n'y aurait rien eu. [Elle regarde sa montre.] Vous croyez que c'est fini ? Je pense... On s'arrête ?

Entretien – Troisième partie – 16 avril 1997

« Récupération » des enfants cachés – Organisation du travail social après-guerre (A.I.V.G.) – Réintégration des déportés – Service social et Service enfance de l'A.I.V.G. – Départ de l'A.I.V.G. – Travail au Keren Kayemeth, au Magen David Adom et aux Amis belges de l'Alya des jeunes – Considérations sur Israël – Considérations sur la Pologne – Réflexion sur la mémoire de la Shoah

I. : Vous venez de raconter deux destins, deux histoires... des enfants qui sortaient de leur cachette et on a vu comment pour eux c'était difficile à reprendre une vie...

Irène Rosenstein-Zmigrod : ... normale.

I. : ... normale, si j'ose dire.

Irène Rosenstein-Zmigrod : Oui.

I. : Si je pense à tous les enfants à l'âge de 3 ans, 6 ans, 9 ans qui ont quitté les homes, qui ont quitté les cachettes, je crois que ce sont des vécus très, très durs et très tristes et c'était une période très difficile à vivre. Comment est-ce que vous, en tant que assistante sociale, comment vous êtes arrivée à les aider ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : C'était très difficile à vivre, même pour les enfants qui ont retrouvé leur milieu familial et malheureusement, ce ne fut qu'une minorité qui a retrouvé son milieu familial entier. Je crois que ce fut vraiment presque unique. C'est-à-dire papa et maman. Pour beaucoup, il y a eu des mamans seules qu'ils ont retrouvées, il y a eu aussi quelques papas seuls. Mais ces femmes qui souvent avaient vécu à l'ombre de leur mari ou qui simplement étaient des... [elle se racle la gorge] des maîtresses de maison, des ménagères, sans profession, sans gagne-pain, qui se retrouvaient donc seules avec un ou deux enfants à charge, le mari ayant été déporté, c'était très difficile pour elles de reprendre pied et de recréer une véritable cellule familiale pour leurs enfants. Il a fallu d'abord les aider à trouver un métier, à trouver une occupation, à pouvoir l'assumer jour après jour. Il y en a évidemment parmi elles certaines qui étaient malades ayant vécu dans des conditions pénibles pendant la guerre, leur santé physique, mentale, morale s'en était ressenti, c'était terriblement difficile. D'abord, bien entendu, il a fallu les aider matériellement malgré qu'on a inscrit après la guerre toute la clientèle, si je puis l'appeler comme cela, entre guillemets, à l'Assistance Publique, qui les a aidées mensuellement,

régulièrement, le mieux possible... nous devions malgré tout prévoir des suppléments financiers également, car sinon jamais ces femmes ne s'en seraient sorties. Evidemment, petit à petit, les choses se sont arrangées : les enfants sont allés à l'école, ont commencé à avoir eux une vie régulière, il a fallu que ces femmes s'adaptent au rythme des enfants et il y a eu évidemment des foyers qui se sont recréés, des femmes qui se sont trouvées des compagnons bien, et cela a recréé des cellules familiales valables et viables. Il y a eu évidemment le... ce que j'ai dit tout à l'heure... de très pénible c'est là où les enfants ont compris qu'ils ne reverront plus jamais leurs parents. Ça, au point de vue moral pour eux, ce fut une chute épouvantable et les directeurs des homes à ce moment-là ont eu fort à faire pour les soutenir, pour les aider à continuer la vie telle qu'elle avait été jusque là, même peut-être un peu mieux forcément parce que l'alimentation et tout le reste recommençaient, donc il y avait des choses qui étaient plus faciles. On pouvait sortir et le jour et le soir, on n'était plus tenu par toutes sortes de choses. Mais le fait de se savoir finalement orphelin a longtemps et très fort pesé sur le psychique de certains enfants. Le fait aussi qu'il a fallu reprendre, comme je l'ai dit, des enfants qui avaient été dans des institutions catholiques, où on leur faisait faire des gentilles prières catholiques, où la vie était toute différente des homes et nous avons été obligés, après la guerre, d'ouvrir des nouvelles maisons pour accueillir les nouveaux arrivants qui, ne retrouvant pas au sortir de leur cachette de pendant la guerre un milieu familial ou milieu parental quelconque, c'était nous qui devions les prendre entièrement en charge. Il y a eu, heureusement si je puis dire, pas mal de départs en Amérique, au Canada, en Australie, un peu plus tard en Israël... enfin c'était encore la Palestine... d'enfants qui y avaient de la famille. Il y avait quand même de vrais tantes et oncles dans toutes ces pays... dans tous ces pays... et qui je dois dire pour beaucoup ont immédiatement voulu savoir ce qu'est devenu... ce qu'était devenue leur famille restée en Europe et qui ont voulu se charger, qui ont voulu prendre ces enfants chez eux, leur assurer un foyer, leur assurer un suivi familial. Il y en a eu assez bien. D'ailleurs on a créé... enfin il s'est ouvert un bureau du Joint à Bruxelles, où on s'est occupé de l'émigration de tous ces enfants, d'adultes bien sûr aussi, mais de tous les enfants qui trouvaient des membres de la famille à travers le monde. Et le Service Emigration a fait des miracles pour que cela se passe le plus vite possible, le mieux possible. Et en fin de compte, on faisait quand même une certaine enquête, une certaine recherche sur place pour savoir si l'enfant pouvait être assuré d'un suivi à peu près normal. Ça a énormément aidé, ce grou... ce regroupement familial à travers le monde... ce fut quelque chose de très valorisant parce que on savait : là, ces gens demandaient ces enfants, les attendaient véritablement les bras ouverts. On savait qu'ils allaient là vers un avenir meilleur. D'ailleurs nous avons fait une ou deux réunions après la guerre, bien après la guerre, avec des enfants des homes qui étaient partis justement en

Amérique, en Australie, au Canada, en Israël, partout. Ils ont tenu à revenir, à retrouver leurs anciens camarades et je n'ai jamais assisté à quelque chose d'aussi émouvant, d'aussi... quelque chose d'aussi extraordinaire que ces retrouvailles lors d'une réunion entre ceux qui ont émigré et ceux qui étaient restés ici. Leur joie, leur bonheur : «J'ai retrouvé mon frère...» «J'ai retrouvé ma sœur...» «Enfin on se revoit...» Et par là, par cette réunion, nous avons pu aussi juger, je dirais jauger de la valeur de notre travail à nous tous qui nous sommes occupés de ces enfants, que nous avons créé entre eux un tel amour, une telle entente, une telle fratrie, c'était quelque chose d'extraordinaire. Et certains de ceux qui sont revenus... il y en a un qui est professeur de psychologie à l'université de Columbia, c'est un ancien de nos homes. Il est venu chez moi à la maison, à l'occasion de cette réunion et m'a dit : «Madame, je ne comprends pas... je ne comprendrai jamais... nous, anciens des homes, nous, anciens enfants de déportés, nous n'avons jamais eu à souffrir réellement de troubles psychologiques et psychiatriques, nous sommes devenus des femmes et des hommes responsables et absolument maîtres de leur destinée. Nos enfants, que nous gâtons, à qui nous donnons tout ce qu'ils veulent, qui... qui... il suffit qu'ils ouvrent la bouche, ils l'ont, avant même peut-être qu'ils aient ouvert la bouche... ont des problèmes psychologiques, ont des problèmes épouvantables, sont nos ennemis, alors que nous sommes là, nous ne vivons que pour eux. Comment avez-vous fait ? Comment pouvez-vous m'expliquer le peu, le si peu de déchet, si je puis dire», dit-il, «psychologique, de la part de ces enfants dont vous vous êtes occupés, vous tous à l'AJB ?» Je lui ai répondu tout simplement : «Pour moi, il n'y a qu'une réponse : nous avons su que nous avons des enfants qui seront seuls, qui ont perdu ce qu'il y a de plus cher au monde, de plus précieux au monde, leur famille, leur papa, leur maman. Il faut qu'on les aime et nous les avons aimés et c'est notre amour qui les a sauvés de toutes les choses épouvantables qu'ils auraient encore en plus à subir si nous ne les avions pas aimés autant que nous les avons aimés.» Il a dit : «Vous avez peut-être raison.» Mais c'était un travail de tous les jours, de tous les moments, un travail valorisant... jusqu'il y a peu de temps où il y a de bonnes âmes qui... après, je ne dirais pas mûre réflexion, car ce n'est pas de la réflexion, c'est de l'imbécillité au carré... ont trouvé à redire à notre travail et ont estimé, cinquante-cinq ans après, que l'AJB n'aurait pas dû être créée, que les homes n'auraient pas dû exister. Je répète ce que j'ai dit déjà au cours de mon entretien : il n'y avait pas de problème, nous pouvions ne pas exister, nous pouvions ne pas être nous, l'AJB, nous aurions été déportés... c'était une petite perte, surtout aux yeux de ces messieurs, dames, n'est-ce pas... mais tous ces enfants, toutes ces vieilles personnes, tous ces adultes auxquels nous apportions tout ce dont ils avaient besoin, mois après mois, n'auraient pas survécu à la guerre, cela aurait fait quelques milliers de Juifs en moins, mais aux yeux de ces Juifs actuels et bien-pensants, il valait mieux qu'ils meurent

plutôt que l'AJB ne les sauve. Il ne fallait pas que l'AJB existe. C'est ça leur raisonnement. Car il n'y avait pas d'autre solution : c'était l'AJB ou la mort pour beaucoup. Alors ?

I. : On ne peut que espérer que il y aura des adultes...

Irène Rosenstein-Zmigrod : Qu'il y aura pas de guerre ?

I. : Qu'il y aura des adultes, peut-être des grands-mamans et des grands-papas qui ont vécu dans les homes qui peuvent en témoigner. Et si je peux revenir sur ce que vous avez dit tout à l'heure... pour les enfants, c'était pénible... et si j'ose ajouter... c'était d'autant plus pénible quand il fallait de nouveau changer son identité. Pour ceux qui ont été cachés, pas pour tous mais pour une partie, il fallait changer d'identité en se cachant... ça veut dire que après la guerre, il fallait de nouveau retrouver son identité juive.

Irène Rosenstein-Zmigrod : Reprendre... oui...

I. : J'imagine que c'est particulièrement difficile... on est secoué, on est bouleversé... est-ce qu'il y avait de l'aide aussi sur ce plan ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Est-ce qu'il y avait...

I. : ... de l'aide sur ce plan... de re... pour retrouver son identité juive?

Irène Rosenstein-Zmigrod : C'était... c'était... oui...

I. : Cette communauté juive était-il... était-elle active à ce point de vue ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Non, c'est-à-dire que le retour à l'identité juive s'est faite, je crois, relativement facilement. Il ne fallait plus mentir. Pour certains, c'était une délivrance. On redevenait ce qu'on était, ce qu'on se rappelait être. Mais il y a eu certaines difficultés d'identification... pour ceux qui avaient vécu dans un milieu catholique fermé... qui avaient finalement abouti, je ne dirais pas dans des couvents, mais enfin des... des pensionnats ou des orphelinats très catholiques. Il y en a eu à Chimay, il y en a eu à Couvin, il y en a eu ainsi en province, dans les Ardennes, quelques-uns... et qui étaient devenus des adolescents... et pour eux reprendre l'identité juive, la religion juive, posait problème. Et là, il y a eu quelques cas assez pénibles et difficiles, parce que ils ne voulaient pas revenir dans un milieu juif, c'étaient des jeunes qui n'avaient pas retrouvé de famille, donc ils revenaient d'un internat catholique... à cellule fermée... ils allaient revenir dans un internat, mais juif... non orthodoxe, mais enfin où il y avait quand même certaines observances juives qu'ils ne connaissaient plus et qu'on leur avait fait oublier dans leurs institutions

catholiques, c'était complètement mis de côté. Et pour eux, il y a eu une difficulté d'identification, de vouloir d'identification, parce qu'ils étaient tellement, ceux-là, imprégnés de leur catholicisme, ils auraient bien voulu ne pas revenir au judaïsme et là il a fallu faire un petit peu de stratégie... de les soutenir... aussi leur faire comprendre ce qu'étaient leur papa et leur maman, comment ils avaient vécu et que, puisque ils étaient partis, puisque la guerre les avait emportés, il fallait en leur mémoire continuer à être un Juif... traditionaliste... sans pour ça être un grand rabbin, mais enfin être quand même quelqu'un qui ne renie pas cette religion à cause de laquelle leurs parents ont disparu. Et pour la plupart, je dois dire, ça s'est finalement arrangé. Ça a un petit peu duré, ça a donné lieu à quelques solides... difficultés... surtout quand on allait les chercher. Comme il y en a un que j'ai été chercher à Chimay et qui pendant toute la route m'a bien expliqué ce que c'est que le catholicisme, que je ne comprendrai jamais, d'après ce qu'il me disait et que c'était la seule ca... religion qui pouvait compter, etc., etc... m'a pas laissé placé un seul mot pour lui rétorquer quelque chose... qui, après cela, au home encore, un home où il y avait de grands jeunes gens, parce que c'étaient des adolescents déjà ceux-là... je dois dire que c'était un home d'ailleurs remarquable, celui de Boitsfort, où il y a vraiment eu tout à fait par hasard une sorte d'élite, de jeunes, à partir de 16, 17 ans, qui étaient donc des pré-universitaires, qui se sont tous pris en main les uns et les autres par groupe, qui se sont entraïdés et qui se sont eux-mêmes, entre eux, arrivés à se guérir de leur mal... du catholicisme. Ça a été assez remarquable comme travail d'ensemble des enfants eux-mêmes, enfin des adolescents eux-mêmes. C'était une... une belle expérience aussi. Et ils ont... enfin, beaucoup... parmi eux, il y a des médecins, il y a des ingénieurs, il y a des avocats... vous avez absolument un groupe important et remarquable d'intellectuels qui ont parfaitement réussi. Et ils étaient pourtant drôlement écorchés à un moment donné.

I. : Et les communautés juives étaient-elles capables de les aider... des enfants qui sortaient des cachettes... des homes ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Pff... Elle s'est peu préoccupée, je dirais, de ces problèmes. Nous... il y a eu donc, comme je vous ai écrit... dit... un groupe de pieux, sous la férule de... d'un monsieur Rothschild... qui a fait beaucoup de mal... beaucoup de... comment dirais-je... nous avons eu des... des pépins assez sérieux lorsqu'ils intervenaient de façon très malencontreuse. Donc je vous ai raconté l'histoire d'Hélène Szpilman et il y en avait d'autres. La communauté comme telle, je dois dire qu'elle a terriblement souffert pendant la guerre. Donc monsieur Rotkel, secrétaire de la synagogue de la communauté de la rue... de la Régence a été déporté. Il n'y avait pas de bureaux, ils ont dû se recréer eux-mêmes et je crois que pour eux la question de l'enfance, des enfants, n'a pas joué un très grand rôle. C'est plutôt l'A... l'AIVG à ce

moment-là, donc l'Aide aux Israélites Victimes de la Guerre, le nom d'après la guerre, qui ont pris absolument tout le travail en main et en charge. La communauté n'était pas... pas très aidante, mais ne pouvait pas... matériellement parlant.

I. : Elle était elle-même en reconstruction.

Irène Rosenstein-Zmigrod : En réfection. [Rire.] Oui, oui.

I. : D'une manière générale, comment s'est passée la reconstruction de la Belgique, après la guerre ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Mmm. Plus vite que celle de la France ! Si vous vous promeniez dans les rues commerçantes de Bruxelles, très peu de temps après la guerre, les magasins étaient admirablement bien achalandés. Déjà. Il y avait de tout. L'approvisionnement, grâce au Plan Marshall, a très bien marché et très rapidement, une certaine... comment dirais-je... facilité s'est installée. Enfin, la vie est redevenue rapidement confortable. Ce qui ne fut pas du tout le cas en France, qui ont refusé le Plan Marshall, qui leur avait été proposé, et qui ont eu beaucoup plus difficile à remonter le courant. Quand, je me rappelle, j'ai été à Paris peu de temps après la guerre pour un congrès des services sociaux qui s'étaient... qui avaient travaillé pendant la guerre, avec le COJASOR de France, etc... ils ont fait une réunion européenne... j'étais ahurie de voir les... les étalages français où il n'y avait rien. Ils manquaient de tout : ils n'avaient pas de fruits, ils n'avaient pas de légumes, ils n'avaient rien ! Alors que chez nous, vous pouviez... bon, si vous aviez de l'argent bien entendu, c'est toujours le nerf de la guerre, mais enfin ça ne coûtait pas les yeux de la tête, ça ne coûtait pas bon marché, mais enfin c'était accessible. A la plupart. Chez eux, même avec de l'argent : rien. La Belgique a remonté assez vite le courant, les choses se sont remises en place. Pour les gens qui sont revenus des cachettes, ou qui sont revenus de Malines ou qui sont rentrés finalement de déportation, car il y en a eu, je crois, un gros millier qui sont revenus de déportation... et mille personnes c'est déjà pas mal pour installer. Il a fallu leur trouver des appartements... il a fallu... mille déportés, n'oubliez pas tous ceux qui étaient cachés, et ceux qui étaient à Malines, ça vous fait un beau groupe de gens à aider. Plus les femmes qui, seules avec les enfants... Au point de vue Service Social, il a fallu vraiment se battre pour pouvoir aider tout ce monde. Il faut dire que le Ministère de la Reconstruction belge a été particulièrement aidant, hein, parce que dès que l'on introduisait des dossiers donc que les gens ont... avaient eu leur appartement sous scellés, que cet appartement avait été vidé par les Allemands, qu'ils se retrouvaient donc pratiquement avec un appartement mais complètement vide ou qu'ils avaient loué un autre appartement, mais qu'il était vide... très rapidement, le noyau de mobilier dont ils avaient

besoin leur était alloué. C'est-à-dire ils recevaient des meubles de cuisine, donc une armoire de cuisine, une table, x chaises et de quoi dormir. Ainsi que les appareils de quoi faire à manger. Ça, très rapidement, sans beaucoup de mal, on est arrivés à réinstaller ainsi la plupart des gens, qui se sont retrouvés devant quatre murs vides. Donc ça n'a pas... ça n'a pas posé d'énormes problèmes. Le problème, c'était la partie surtout matérielle : il fallait de l'argent et retrouver un travail, une occupation rémunérée parce que il fallait continuer à vivre. Mais enfin à l'époque on en trouvait encore et sans dire que nous avons pu aider et bien aider à 100%, nous avons beaucoup pu aider les gens. Mais très peu après ça, dès que les camps de concentration, donc quand la guerre a été finie, après le 8 mai 45, quand les camps d'Allemagne se sont... enfin de Pologne... ils se sont libérés et que les gens qui les composaient ont décidé de ne pas rentrer chez eux, en Pologne, parce que c'était communiste, en Roumanie, parce que c'était communiste, en Tchécoslovaquie, parce que c'était communiste et qu'ils voulaient émigrer ou ils voulaient aller s'installer ailleurs et que des masses, de véritables masses de gens, sont arrivées de ce côté-ci de l'Europe, on s'est de nouveau trouvé devant un nombre impressionnant de gens absolument démunis de tout, voulant s'installer en Belgique et ne connaissant pas la langue, ne connaissant pas la façon de vivre, ne... ne sachant rien. Ce fut encore une fois un problème très grave que le Service Social a eu à résoudre. Et ça se faisait par vagues. Il y a eu une vague polonaise, une vague roumaine, une vague... allemande même, etc., etc. Et c'était de terribles difficultés pour arriver à ré... enfin, à insérer ces gens dans la vie journalière... journalière belge. Et ça ne s'est jamais arrêté. Ces vagues de départ d'Europe de l'Est, ça ne s'est pratiquement jamais arrêté. On a eu les Roumains, on a eu les Hongrois, on a eu les Tchèques, on les a tous eus et c'était pas facile. Et maintenant, depuis que je ne suis plus au Service Social, il y a eu les... les Russes et d'autres, de plus loin, qui sont partis. Il y a eu des Ethiopiens même, il y en a qui sont partis en Israël, mais il y en a qui sont venus... Les vagues d'émigration pour un Service Social, ça n'a jamais arrêté ! [Sourire.]

I. : Et avec les premiers qui sont revenus des camps...

Irène Rosenstein-Zmigrod : Oui ?

I. : Vous avez donc appris de tout ce qui... tout ce qui s'est passé là-bas dans les camps de concentration, dans les camps de mort ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : On l'a appris que par après, donc quand les gens ont commencé à revenir.

I. : Justement, ma question était là : quand est-ce que vous avez appris ce qui s'est passé là-bas ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Après le... le mois de mai 1945. Quand ils ont commencé à revenir. Ce fut quelque chose de... de terrible aussi, mais... il y a eu donc des... des gens donc qui sont rentrés... bon, dans chaque famille, dans beaucoup de familles, il y a eu une personne qui est revenue, deux personnes qui sont revenues. Chez nous, nous avons eu la femme de Richard Zylberstejn, donc la belle-fille de mon père, qui est revenue de déportation parmi les premières. L'état d'abord dans lequel elle est rentrée, c'était quelque chose d'indescriptible ! C'était une jolie jeune femme de moins de 30 ans, bien moins de 30 ans. Elle en avait à l'époque, quoi... peut-être 25 ans. Elle était jolie, elle était potelée, elle était vraiment une jeune femme sympathique et appétissante, je dirais. Elle est revenue à l'état de cadavre ambulante, je ne sais plus ce qu'elle pesait. Je l'ai photographiée dans... en costume de bain pour montrer l'état dans lequel elle était. J'ai donné cette photo au Musée Juif ici de l'avenue de Stalingrad... donc une photo d'avant la guerre, et une photo d'elle. Donc sa photo au retour des camps. Et tous sont revenus dans cet état-là. Tous. Et les insérer dans la vie de tous les jours, dans la vie active, etc., a été quelque chose de très difficile, de très grave. Je pense... je ne suis plus... pas sûre, mais je le crois bien que quand ils sont revenus, ils ont commencé à vouloir dire au cercle familial ce par quoi ils sont passés et le cercle familial ne les a pas écoutés. D'abord c'était trop grave et ensuite les préoccupations du moment étaient à ce point... préoccupantes. La vie de tous les jours : pouvoir s'en sortir, retrouver cet appartement, retrouver quelques meubles, retrouver un travail, etc. On n'avait pas le temps, on n'avait pas l'envie de les écouter. Et ils se sont enfermés en eux-mêmes, ils n'ont pas raconté, c'est vrai. Ce n'est que maintenant, ce n'est que 45, 50 ans après que on veut savoir. Et on écoute finalement. Et c'est tard. Pour certains, c'est trop tard évidemment. Mais nous avons appris donc la vérité, fin mai, début juin 1945 car nous les avons vus revenir, ils ont quand même raconté, il y en a qui les ont écoutés, pas beaucoup, mais il y en a qui les ont écoutés et c'était inimaginable !

I. : Et c'est ainsi que le silence s'installait sur...

Irène Rosenstein-Zmigrod : Que...

I. : C'est ainsi que le silence s'installait sur les générations qui sont nées après la guerre, qui pèse si lourdement.

Irène Rosenstein-Zmigrod : Oui, oui !

I. : Et c'est peut-être là une explication pour laquelle les enfants ont si difficile à vivre... ont des vrais problèmes... c'est aussi une explication...

Irène Rosenstein-Zmigrod : Oui, c'est un problème... c'est évident.

I. : Pour revenir à l'AJVG [sic] où vous avez travaillé après la guerre...

Irène Rosenstein-Zmigrod : A l'AJB ? Ou à l'AIVG?

I. : Non, non. AIVG.

Irène Rosenstein-Zmigrod : AIVG.

I. : AIVG.

Irène Rosenstein-Zmigrod : Aide aux Israélites Victimes... oui.

I. : Voilà, AIVG, après la guerre. C'était donc, si j'ose dire, entre guillemets, les anciens de l'AJB...

Irène Rosenstein-Zmigrod : Mmm, mmm.

I. : Où il y avait aussi une partie...

Irène Rosenstein-Zmigrod : A la Section Enfance.

I. : Euh... le CDJ...

Irène Rosenstein-Zmigrod : Le CDJ était à la Section Enfance.

I. : Où vous avez pu garder la bonne collaboration que vous avez eue pendant la guerre.

Irène Rosenstein-Zmigrod : Oui, c'est-à-dire que voilà... le Service Social était composé surtout du Service Social AJB, donc Association des Juifs de Belgique : il y avait Luce Polak, il y avait Renée Goldstuck, il y avait encore certains garçons. Léon Rosenstein est parti comme directeur administratif... au Service Médical de la rue Joseph Claes... donc Service Médical juif... parce que nous avons créé après la guerre... donc l'AIVG a créé après la guerre un service... un service médical spécial pour les déportés et pour les enfants, cachés ou non, afin de les aider dans les carences physiques qu'ils avaient pu ramasser pendant la guerre. Car enfin dans tous ces in... toutes ces institutions, certaines avaient des moyens et les nourrissaient mieux que d'autres. Nous nous sommes trouvés au point de vue des enfants devant quelques cas de rhumatisme articulaire aigu par manque d'alimentation valable, etc. Il a fallu soigner, guérir, etc. Et alors, surtout... surtout remonter les gens qui rentraient de déportation au point de vue physique, sans qu'il y ait quelque chose qui bascule dans l'autre sens. Il fallait qu'ils se réalimentent mais lentement, sous

surveillance médicale, en prenant certains médicaments, mais sans que ce soit quelque chose de tout à fait anarchique, parce que sinon ils n'auraient pas survécu non plus. Alors ce fut un service médical tout à fait spécialisé enfin qui s'est créé à la rue Joseph Claes qui est aussi donc une propriété juive de la famille Philippon. Et il y avait donc là des consultations médicales pour adultes et pour enfants, tous les jours de la semaine avec des médecins juifs spécialisés en diverses... spécialisations enfin... il y avait l'interniste, il y avait le cardiologue, il y avait l'ophtalmologue, il y avait le... rhumatologue... que sais-je enfin... il y a eu des pédiatres... et nous y avons continué la consultation de nourrissons de l'Œuvre Nationale de l'Enfance, qui existait au rez-de-chaussée depuis même avant la guerre, parce que la rue Joseph Claes avait été pendant la guerre aussi un bureau de réception de Juifs... ça s'appelait l'Ezra... et là-bas aussi, afin que les gens ne doivent pas se déplacer de Saint-Gilles ou de Forest jusqu'à Bruxelles, c'est-à-dire le boulevard d'Anvers qui est tout près de la Gare du Nord, on avait une permanence à l'Ezra, à la rue Joseph Claes. Et le service... la consultation de nourrissons n'a jamais été interrompue, elle a continué malgré tout, pendant toute la guerre, elle est redevenue plus florissante bien sûr tout de suite après, avec pas mal de bébés qui sont venus au monde après la Libération, et surtout après la fin de la guerre. Donc c'était un service tout à fait à part, mais qui travaillait la main dans la main avec le Service Social. Puisque c'était la même clientèle. Le Service Médical ne pouvait pas... comment dire... donner des soins, prendre en charge qui que ce soit si il n'avait pas une attestation du Service Social que c'était le Service Social qui demandait cette intervention. Donc on travaillait la main dans la main. Euh... ça c'était donc le Service Médical... le Service Social... la Section Enfance qui était au boulevard du Midi, donc à part. Et chez nous, donc dans le même local que le Service Social, il y avait le Service Interventions, mais interventions pour l'obtention de mobilier et... d'appartement et de mobilier pour les gens qui n'en avaient plus. Et le Service Juridique, qui était géré à ce moment-là par maître Régine Orfinger, qui s'occupait... parce que, bon, il y a eu évidemment des procès. Malheureusement, des gens qui avaient confié leurs biens à des non-Juifs, qui n'en ont plus revu la couleur... certains ont dû déposer plainte. Il y a eu enfin toutes sortes d'aides juridiques qu'il a fallu apporter aux gens. Des appartements que l'on ne retrouvait pas, qui étaient occupés soi-disant par celui-ci ou celui-là, alors que ce n'était pas du tout de la famille... donc, par conséquent, l'appartement devait revenir à celui qui l'avait occupé avant la guerre. Il y a eu... des... des propriétaires qui faisaient la sourde oreille. Il y a eu beaucoup de travail dans tous ces services afin de... comment dirais-je... d'aider, d'être à côté des gens pour toutes les difficultés qui surgissaient jour après jour.

I. : Et ceux qui sortaient de la Résistance ? Est-ce qu'ils vous ont aidés ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Ben pff... c'est-à-dire que ceux, les... les distributeurs étaient, si vous voulez, des résistants. En tout cas, ils se sont nommés comme tels. Et c'étaient des gens qui avant la guerre travaillaient, qui avaient besoin de gagner leur croûte et après la guerre, ils ont abandonné le travail auquel ils ont été astreints, si je puis dire, mais tout simplement parce qu'ils n'avaient plus aucune autorisation de faire leur métier, de faire leur commerce. C'est pour ça qu'ils sont devenus distributeurs, qu'ils se sont occupés d'autres, de les aider. Ce qui était très bien, mais après la guerre, il fallait recommencer le commerce, il fallait recommencer l'affaire, il fallait... il fallait de nouveau nourrir, pour autant qu'on l'avait encore, sa famille. Et vivre, tout simplement. Donc ils ont, petit à petit, abandonné tout ce qui était travail social régulier, journalier, pour se consacrer à leurs propres affaires et ne plus faire que de la politique en réunion du soir, etc., comme ça se faisait, comme ça se fait maintenant : on se réunit pour des décisions politiques et autres mais plus rien de réellement social et journalier. Ça ce n'était pas possible. Il y a eu quelques personnes qui sont restées quand même attachées à l'AIVG, qui étaient des messieurs et des dames donc qui étaient de... du Comité... mais enfin ce n'était pas la majorité. Pas du tout.

I. : On a... presque le lendemain de la guerre, sinon le len...

Irène Rosenstein-Zmigrod : Qu'est-ce que...

I. : On a... le lendemain de la guerre... sinon le lendemain de la sortie des Allemands...

Irène Rosenstein-Zmigrod : La Libération.

I. : ... de la Libération... l'AJB était accusée de la collaboration. Qu'est-ce qui en est devenu ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : L'AJB était condamnée ?

I. : Non, il était accusé.

Irène Rosenstein-Zmigrod : Accusé ?

I. : De la collaboration avec les Allemands. Qu'est-ce qui en est devenu ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Rien. Il y a tout de suite eu des gens qui ont déposé plainte contre Untel ou contre Untel pour collaboration. Il y a eu, à ma connaissance, un procès. Un. Avec un non-lieu à la clé. Les mauvaises langues ont continué à tourner, dans le mauvais sens, bien

entendu. Ça ne nous a jamais empêchés de vivre et pour très peu, comme moi, mais il y en a, d'être consciente du bienfait de notre travail pendant la guerre. Et certains, comme moi, s'en foutent de ce que les autres peuvent dire. Mais pas à 100%, parce que nous estimons que on a... ils n'ont pas le droit, ils n'ont pas l'autorité pour condamner ce que nous avons fait. Ce n'est pas à eux de juger de notre attitude. Je vous dis : il y a eu, à ma connaissance, un procès suivi d'un non-lieu. Donc, l'AJB n'a jamais officiellement, par aucune autorité, ni morale, ni judiciaire, été condamnée pour le travail accompli. Alors ils peuvent parler.

I. : Et vous, madame Rosenstein, votre vie privée et professionnelle, comment ça a continué après la guerre ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Ouh ! Ça... il y a eu des hauts et des bas. Le tout. Aussi bien l'un que l'autre. Mais ma vie professionnelle... j'ai travaillé jusqu'en 1959... non, 57... donc à l'AIVG... tantôt aux adultes, tantôt aux enfants. Et puis de retour aux adultes, parce que j'ai fait un aller-retour deux fois. Luce Polak, notre chef de service pendant la guerre, d'abord a été arrêtée et conduite avec sa famille à Malines. Donc pendant son absence, je suis devenue, pendant la guerre déjà, chef du Service Social ad intérim. Elle est revenue après la guerre, je lui ai, bien entendu, cédé sa place, elle est redevenue chef de service. Mais après la guerre, pour des raisons personnelles, elle s'est engagée à l'UNRRA, l'œuvre qui a travaillé en Allemagne pour sauver tous les gens des camps et arriver à les remettre sur pieds. Elle est partie très rapidement à l'UNRRA où elle a trouvé un mari avec lequel elle est partie vivre en Amérique, à Detroit. Donc je me suis retrouvée chef du Service Social à l'AIVG au lendemain pratiquement de la guerre. Et puis la Section Enfance m'a demandé de repasser chez eux, de passer chez eux à temps plein en me... en m'offrant un salaire cette fois-ci beaucoup plus intéressant et je suis donc passée là pour... je ne sais plus, trois ans ou quatre ans, entièrement à la Section Enfance. Pendant ce temps, c'était une autre assistante sociale qui a pris la direction du Service Social à l'AIVG. Après x années, ça n'a plus marché, on m'a demandé de revenir, d'être de nouveau le chef du Service Social de l'AIVG. Ce que j'ai fait. J'ai donc quitté l'Enfance et cela a... s'est prolongé jusqu'en 1957. Au cours de cette année, le Joint d'Amérique, qui nous subsidiait toujours en 57... la guerre s'est terminée en 45... a envoyé une assistante sociale américaine aux fins de nous apprendre les nouvelles méthodes de service social américaines, telles qu'elles existaient en Amérique. [Sur un ton ironique :] Parce que nous étions endormis sur nos lauriers d'avant la guerre et nous ne traitons pas comme il le fallait tous les problèmes qui s'adressaient à nous. Et Miss Frigond est arrivée donc d'Amérique pour nous donner des séminaires et nous remettre à l'ordre du jour. Et j'ai eu le malheur, parce que je dis toujours ce que je pense, de lui dire que

c'était passionnant ce qu'elle nous apprenait, que c'était un service social qui était certainement un service social d'avenir, mais qu'elle s'était trompée d'élèves, que plutôt que de nous apprendre ce qu'il fallait faire, il fallait l'apprendre à nos clients... parce que la clientèle qui venait au Service Social venait avec l'idée d'être aidée avant tout matériellement. Si, sous ce prétexte-là, on entamait une conversation et nous pouv... nous leur donnions certains conseils d'ordre général, d'autres d'ordre pratique, pour leur vie de couple, pour leur façon de traiter les enfants, pour leur manière de se trouver un emploi, c'était parfait. Mais que les gens viennent chez nous rien que pour des conseils, et que ce soit tout à fait accessoire qu'ils reçoivent peut-être une aide matérielle, nos clients n'étaient pas prêts à cela. Ils ne savaient pas parce qu'on leur... ce n'était pas la mode qu'un service social pouvait être un service de conseils avant d'être un service d'aide. Avant, chez nous, c'était l'aide qui appelait le reste mais pas le contraire. Elle a dit que j'étais réfractaire, que je comprenais très bien ce qu'elle voulait m'apprendre, mais que je ne voulais pas l'appliquer et que, par conséquent, on n'avait plus besoin de moi ! J'ai reçu un beau préavis, avec bataille, mais enfin je passe les détails, et j'ai quitté le Service Social Juif. Assez contente de le quitter à ce moment-là parce que je m'étais mariée quelques mois auparavant, j'étais enceinte et ça m'arrangeait très bien de ne pas travailler et d'avoir donc mon préavis qui couvrait pas mal de mois, puisque j'avais travaillé seize ans chez... au... à l'AJ... à l'AJB et à l'AIVG. En tout, c'était seize ans. J'ai réclamé ma... mon ancienneté au point de vue préavis. Je l'ai eue. A l'issue de ma grossesse, qui s'est malheureusement mal terminée, puisque mon bébé est décédé 48 heures après sa naissance, à terme... il... c'était un enfant bleu, qui ne pouvait pas vivre. On m'a proposé de devenir secrétaire... de devenir secrétaire du Keren Kayemeth, Fonds National Juif, donc une œuvre sioniste qui s'occupe du reboisement d'Israël et de la construction des routes, ce que j'ai accepté tout de suite. Tout en disant que je n'étais pas spécialement secrétaire mais plutôt assistante sociale. On m'a dit : ça fait rien, tu sais taper à la machine, vas-y. Au bout de peu de temps, j'en suis devenue le directeur administratif et j'y ai travaillé donc jusqu'à l'âge de retraite, pendant 21 ans. Au Keren Kayemeth, au Fonds National Juif, dont je suis devenue par après membre du conseil d'administration, enfin secrétaire même du conseil d'administration, et membre du... du comité de Bruxelles. Et puis quand j'ai quitté donc mon travail régulier là, je... j'ai commencé, enfin déjà avant, à m'occuper du Magen David Adom, autrement dit la Croix-Rouge israélienne et des Amis belges de l'Alya des Jeunes, dont j'ai repris le secrétariat général au décès en 1981 de madame Sorokine, qui en était l'âme, toute l'âme, enfin la fondatrice ici en Belgique, jusqu'à maintenant pour nous occuper de l'aide aux enfants qui arrivent toujours seuls en Israël et qui doivent être dans des internats, dans des... des... on peut pas appeler ça des orphelinats, mais des internats où on les prend entièrement en charge : moral, matériel, à tout point de

vue donc. Donc on les garde jusqu'à à peu près leur majorité, jusqu'à ce que ils aient un métier et qu'ils puissent se débrouiller seuls. Il y a des arrivages toujours réguliers en Israël. Il y a eu une émigration assez importante... immigration assez importante d'enfants venant de Russie. Il y a eu énormément d'enfants qui sont venus seuls d'Ethiopie, même des enfants qui sont venus avec des familles, mais il a fallu à ce point adapter les parents à une vie normale, d'Européen, si je puis dire, on ne pouvait pas leur laisser les enfants, et même des enfants donc avec parents, il a fallu que l'Alya s'en occupe. Il faut des fonds pour tout cela, beaucoup de fonds, parce que l'entretien et l'éducation... l'instruction de ces jeunes coûte des millions et c'est de cela que nous nous occupons aussi. Et voilà, je ne me suis jamais ennuyée. J'ai toujours... je me suis toujours occupée des autres et ça m'a toujours... je dirais pas fait plaisir, mais ça m'a donné la sensation de n'avoir pas une vie inutile. Si je ne peux pas avoir la sensation d'être utile à quelqu'un ou à quelque chose, je ne crois pas que je pourrais vivre longtemps encore. Question de... de caractère. C'est tout. Et bon, ma vie sentimentale... il y a eu quelqu'un pendant la guerre, mais quelqu'un qui s'est fait... comment dirais-je... tuer par les Allemands aussi, qui a disparu donc en 1943. Il y a eu un autre tout de suite après la guerre avec laquelle... avec lequel il n'y a pas eu de suite. Et puis il y a eu heureusement mon mariage en 1957 donc. Mariage qui a duré 36 ans, qui a été sans nuages parce que tous nos amis disent qu'ils ont peu connu de couples aussi unis, aussi sur la même longueur d'ondes pour à peu près tout, ce que nous étions, mon mari et moi. Il y a maintenant quatre ans qu'il a disparu et c'est dur de se retrouver seule, toute seule après 36 ans de mariage, alors que je n'ai jamais été seule, parce que j'ai toujours eu la chance, aussi avant mon mariage, d'avoir ma mère, qui était une amie, qui était quelqu'un de très moderne et évoluée, je dirais à la limite beaucoup plus que moi. Elle allait au devant de tout ce qui se faisait de nouveau, de moderne, il fallait tout savoir, tout connaître, tout comprendre. Elle m'a obligée parfois à faire des choses où moi j'étais plus réfractaire, plus restrictive, parce que je les trouvais trop modernes. Elle pas. Alors je l'ai eue jusqu'après mon mariage et ce n'est que ces derniers... dernières quatre années que je suis seule. Vraiment. Seule au monde, et c'est dur. Voilà toute ma vie.

I. : Et quels sont vos sentiments, maintenant, cinquante ans après, face aux événements pendant la guerre ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Si je pense encore ?

I. : Quels sont vos sentiments ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Je recommencerais tout. Comme je l'ai fait, où je l'ai fait, sans rien y changer.

I. : Et vu votre travail que vous avez assumé pendant de longues années après avoir été assistante sociale. Quel était... quels sont vos sentiments vis-à-vis d'Israël, dans le...

Irène Rosenstein-Zmigrod : Israël ?

I. : Oui. De l'Etat israélien.

Irène Rosenstein-Zmigrod : Pff... Je suis pro-israélienne, je ne suis pas sioniste, ni pour la bonne, ni pour la mauvaise définition du sionisme, telle qu'on la racontait à l'époque. Je suis pro-israélienne. Je l'étais à 100% et sans restrictions jusqu'à l'avènement du gouvernement Netanyahu et maintenant je me fais beaucoup de souci pour ce pays, qui est un pays merveilleux, où j'ai été plusieurs fois en visite. J'ai trouvé que c'est extraordinaire ce que les... les Israéliens ont fait de leur pays et je fais des prières, moi qui ne suis pas juive... qui ne suis pas croyante... que monsieur Netanyahu n'arrive pas à le détruire. Mais j'ai très peur. Pour moi Israël doit vivre, doit se développer, doit être, parce que trop de Juifs de par le monde en ont besoin. Et que pour nous, Juifs qui vivons en Diaspora, nous en avons besoin aussi !

I. : Comme eux ont besoin de nous.

Irène Rosenstein-Zmigrod : Comme eux ont besoin de nous. Mais enfin j'ai très peur. Vraiment très peur. Parce que quelqu'un avec une aussi mauvaise foi que Netanyahu, je n'ai encore jamais rencontré. Oui ?

I. : Et la Pologne, votre pays d'origine, est-ce que vous êtes rentrée en Pologne ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Depuis que j'ai quitté la Pologne, je n'y suis jamais retournée. Jamais. Ma mère n'a pas voulu y retourner. Elle avait de trop mauvais souvenirs. Elle n'avait plus ni mère ni père là-bas, elle n'avait que des... de la famille disons lointaine, ça ne l'intéressait pas. Ça, c'était avant la guerre. Nous ne sommes donc jamais retournées ensemble. Après la guerre, je... comme je vous l'ai dit, donc j'ai retrouvé une cousine, qui a trois fils, qui a été divorcée, qui est veuve maintenant, qui n'a jamais eu facile et à laquelle depuis... depuis à peu près la fin de la guerre, nous avons toujours envoyé des colis. Au début, des colis de vivres... de... de vêtements... puis, de plus en plus, depuis 1981... l'histoire Jaruzelski... des vivres et des vêtements. Tant qu'elle est là... elle a également mon âge, elle n'est pas bien physiquement, elle a une santé, je crois, relativement chancelante... je continue. On dit, et je veux bien le croire, que la Pologne... les Polonais plutôt sont restés des antisémites, comme ils l'étaient avant la guerre,

renforcés par l'Occupation allemande qui a appris à des gens qui ne savaient pas... par exemple, les Belges ne savaient pas du tout ce que c'est que l'antisémitisme. Quand vous discutiez avec un Belge avant la guerre ici : «Oui, bon... t'es polonaise... mais alors juive... qu'est-ce que c'est que ça alors ?» «Mais c'est ma religion.» «Bon ben, qu'est-ce que ça peut... Et alors ? !» Bon, polonaise, une nationalité, ils comprenaient, mais juif qu'est-ce qui... à quoi ça peut correspondre ? Les Allemands le leur ont appris. Même ici en Belgique. Et en Pologne, il y a eu l'antisémitisme russe pendant combien d'années. Avec tous les pogroms russes. Russes, pas polonais. L'Occupation allemande avec tout l'antisémitisme que cela a créé en plus. Comment voulez-vous qu'ils ne le soient plus ? Tant que la génération qui a connu la guerre, qui a vécu pendant la guerre... l'antisémitisme en Pologne fleurira. Il n'y a aucun espoir. Mais on y vit pas mal, paraît-il. Ils commencent à se faire à l'économie de marché, à surnager de leur communisme. J'espère qu'avec de la prospérité on oubliera le Juif et on s'occupera d'autres choses. Là-bas, comme ailleurs. C'est tout.

I. : Et pour la mémoire, pensez-vous que c'est important d'aller visiter les lieux de la Shoah... les jeunes d'aujourd'hui ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Pour nous, qui avons vécu cela, c'est primordial que cela ne se perde pas. Mais qu'est-ce qui subsistera à travers les déformations, les mensonges, les affabulations des uns et des autres sur cette période épouvantable que les Juifs ont eu à vivre de 39 à 45, je ne sais pas ce qui en subsistera. Le travail que nous faisons aujourd'hui est important pourtant... pour autant... pour autant qu'il ne reste pas enfermé dans de belles armoires, dans des beaux casiers où quelqu'un une fois tous les dix ans ira voir et se rendra peut-être compte : tiens, ceux-là ils racontent autre chose que ceux-là. Il faut en parler, il faut remuer. Et la mémoire est une chose importante, non pas pour que les choses ne se reproduisent plus... l'histoire recommence toujours, jamais de la même façon, mais elle recommence plus ou moins mal plus ou moins bien. Mais il faut que la mémoire subsiste pour rendre hommage à tous ceux qui ont travaillé pour rendre la vie possible pendant l'Occupation, pour essayer d'aider à survivre et à pouvoir faire certaines choses d'une importance capitale, pour eux, pour leur rendre hommage, il faut qu'on le sache. Parce qu'il faut qu'on sache que des jeunes et des moins jeunes se sont sacrifiés à 100%, ont fait des choses absolument... qu'on raconte maintenant, qu'on dit... comme cela. Ça a l'air de venir tout... tout seul... d'avoir été fait... pourquoi pas ? Mais est-ce que on peut imaginer, ceux qui ne vivent que maintenant, qui ne savent pas la guerre, heureusement pour eux, quel était le danger qu'on a couru ? Quelle était la chose qui nous guettait à tout coin de rue, à tout moment du jour et de la nuit ? On ne peut absolument pas s'en rendre compte et quand même tous ces

hommes et toutes ces femmes méritent quand même un merci de beaucoup de gens. Mais l'auront-ils ?

I. : Toujours pour la mémoire, si vous avez un message à dire à nos jeunes d'aujourd'hui, les enfants, les adolescents... quel était... quel était votre message ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Que la vie est une belle chose, pas toujours gaie. Il y a des moments tristes, il y a des moments très agréables. Il faut la vivre comme elle vient, sans la combattre, mais l'accepter telle qu'elle vient et il faut toujours savoir sortir de son moi, de son propre égoïsme si quelqu'un vous tend la main et a besoin de vous. Il ne faut pas se dire : ah non ! c'est de trop, ce n'est pas dans mes attributions... il faut pouvoir et vouloir être disponible pour les autres, car sans camaraderie, sans humanité simple mais chaleureuse, la vie ne vaut pas la peine d'être vécue. Voilà.

I. : Je me permets d'ajouter une dernière question tout à fait personnelle : quel était le moment le plus dur à vivre pour vous dans votre vie personnelle ?

Irène Rosenstein-Zmigrod : Le moment le plus dur ?

I. : Le plus dur à vivre dans... dans tout ce que vous avez vécu.

Irène Rosenstein-Zmigrod : Le décès de mon enfant. Je n'étais plus très jeune, j'avais 37, 38 ans, je savais que je n'en aurais pas d'autre, ce fut un moment terrible. Et le départ de mon mari. Ce sont deux périodes tout à fait personnelles mais très pénibles. Très. [Emue.]

I. : Je vous remercie, Madame Rosenstein, de votre témoignage, qui va, j'espère pour vous et pour nos enfants, ne pas rester dans nos armoires.

Irène Rosenstein-Zmigrod : Merci à vous, Madame Klein.

Ce volume a été réalisé par
la Fondation de la Mémoire contemporaine
Fondation d'utilité publique reconnue par arrêté royal du 20 octobre 1994
Avenue Victoria 5
1000 Bruxelles
Tél. : 02/650.35.64
Fax : 02/650.35.99
E-mail : info@fmc-seh.be
Site internet : fmc-seh.be